

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS

Le mot de la directrice

Trois ans déjà que nous assurons la gestion quotidienne d'ARTEHIS. Les décisions les plus délicates à prendre concernent la répartition des aides financières, l'organisation du soutien humain et logistique aux projets, le respect des équilibres du laboratoire, ou encore la stratégie de la recherche sur la courte, la moyenne mais aussi la longue durée. Cela conduit à faire des choix, à classer des projets d'une très grande diversité et d'une haute valeur scientifique ; choix délicats, car si des dossiers et des chercheurs sont mis en exergue à un moment donné, d'autres peuvent se sentir négligés. Il n'est jamais facile de faire ces choix, et si de nombreux dossiers peuvent être traités en commission et en conseil de laboratoire, ce qui permet à tous de s'exprimer, *in fine*, certaines décisions ne peuvent être prises que par une personne, le-la directeur·trice. C'est une lourde responsabilité qui nécessite une bonne connaissance du contexte scientifique local, régional et national, une responsabilité qui est liée aussi à l'investissement des chercheurs au sein de l'UMR. Même si ce rôle est difficile, en tant que directeur·trice, il faut l'assumer en veillant à maintenir un équilibre fragile. C'est une responsabilité lourde mais dont tous mesurent sans doute la nécessité.

Sabine Lefebvre
Directrice de l'UMR ARTEHIS
sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr

Motion contre la LPPR

Les membres d'ARTEHIS, réunis le jeudi 30 janvier 2020, expriment leur vive inquiétude à la lecture des rapports remis à la Ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, et s'opposent à la future loi de programmation pluriannuelle de la recherche (LPPR).

La LPPR conduit à :

- la fin du statut des enseignants-chercheurs (fin du référentiel des 192 h d'enseignement) ;
- aggraver la précarisation déjà importante des jeunes chercheurs (CDI de mission), qui va devenir systémique et structurelle ;
- la mise en concurrence exacerbée dans une logique de rentabilité au détriment de la qualité et de la maturation de la recherche ;
- la dégradation de l'enseignement et donc de la formation des étudiants ;
- une recherche menée sur des dossiers à court terme, sclérosant l'émergence de projets innovants et originaux ;
- la mise en concurrence des équipes de recherche, conduisant à une compétition malsaine et à une disparition annoncée de certaines unités de recherche ;
- la disparition du CNU et de la collégialité au niveau national de l'évaluation des carrières par les pairs.

Nous demandons aux deux candidats à la présidence de l'Université de Bourgogne de se positionner clairement sur le sujet.

Nous appelons collègues et étudiants à se mobiliser selon les modalités d'action suivantes :

- en présentant dans le cadre de conférences ou de toute valorisation grand public nos revendications (brassard, speech) ;
- en ne participant pas aux jurys d'examens universitaires (rétention des notes et/ou refus de signer les PV d'examen) ;
- en diffusant ce texte ;
- en rendant visible notre opposition (banderole, brassards, affiches, signatures mail...) ;
- ou par toute autre action.

Nous encourageons à soutenir l'organisation de la mobilisation au sein de notre université.

Sommaire

Le mot de la directrice.....	1
Motion contre la LPPR.....	1



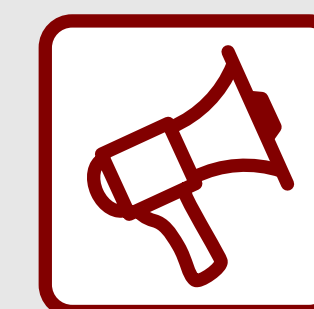
ACTUALITÉS

Journée d'étude « Confrontation entre sites de hauteur des âges des Métaux (âge du Bronze et Premier âge du Fer), de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge ».....	3
Journée d'étude « Remploi(s), détournement(s) et recyclage(s) de la pierre : entre ressources naturelles et contraintes humaines ».....	5
Alésia : Une convention au service de la recherche et de la valorisation du site.....	6



RECHERCHES

Le tumulus princier de Vix : premiers résultats de la fouille 2019	7
Atelier épigraphique au musée de Sens.....	8
L'habitat du Néolithique ancien de Villevenard « Les Hauts de Congy » (Marne).....	10
Dunières, site co-seigneurial de « La Tour » (Haute-Loire) : résultats de la prospection 2019.....	11
Les premières fouilles du sanctuaire de Couan/Cobannus (Saint-Aubin-des-Chaumes, Nièvre).....	14
L'archéologie du toit, sur le toit. Partie 1	16
Quand le Livre de chasse de Gaston Fébus révèle les modes et les régionalismes.....	17
Un plat en faïence de Paris, vers 1706-1710.....	19



DIFFUSION DE LA RECHERCHE

Retour d'expérience sur la participation de cinq membres au colloque annuel de l'EAA	20
Retour sur le colloque international : <i>L'archéologie du bâti aujourd'hui et demain</i>	22
Les rencontres du Consortium 3D SHS	24
<i>Guerres. Guerre des Gaules. Guerre civile</i>	25
<i>Inland Harbours in Central Europe: Nodes between Northern Europe and the Mediterranean Sea</i>	25
<i>Crescentis. Tome 2 - 2019</i>	26
<i>Bucema. Tome 23.2 - 2019</i>	26
<i>Les silex solutréens de Volgu. 48^e supplément à la RAE</i>	27



MEMBRES

Réseaux d'échanges, processus de transmission et identités sociales (3600-3000 avant notre ère)	28
Optimiser l'acquisition, le traitement et le partage des données de fouilles archéologiques	30
Décomposition du cadavre et pratiques funéraires des populations du passé.....	31
Bienvenue sur le toit !.....	32



Journée d'étude « Confrontation entre sites de hauteur des âges des Métaux (âge du Bronze et Premier âge du Fer), de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge »

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n°6 (février 2020)

L'étude des occupations fortifiées de hauteur est aujourd'hui l'un des thèmes centraux de la recherche en archéologie des territoires et des peuplements, en particulier pour les âges des Métaux et la fin de l'Antiquité ainsi que le début du Moyen Âge. Pour les périodes anciennes, cette tradition de recherche remonte à la fin du XIX^e et au début du XX^e s., à la faveur d'un engouement croissant pour les oppida gaulois motivant la réalisation de nombreuses opérations de terrain. Ce type d'occupation fait aujourd'hui l'objet d'une attention nouvelle, comme l'attestent les récentes rencontres consacrées aux « habitats de hauteur et fortifiés à l'âge du Bronze et au Premier âge du Fer entre Alpes et Massif central » (Orgnac, 2016) ou au récent colloque de l'AFEAF sur le thème des « espaces fortifiés à l'âge du Fer en Europe » (Le Puy, 2019). Pour l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, les avancées sont plus récentes mais n'en sont pas moins importantes, notamment au regard des premières synthèses réalisées dans l'Ardenne et l'Eifel en Belgique (K. J. Gilles ; R. Brulet), puis par L. Schneider pour le Midi et la Provence à partir du début des années 2000, qui ont inspiré par la suite, entre autres, des travaux conduits dans le Massif central et l'est de la France. Ces récentes synthèses révèlent le caractère européen du phénomène.

Ces occupations, que l'historiographie ancienne associait à des initiatives en réponse à un climat d'insécurité, sont aujourd'hui envisagées comme une forme à part entière dans les modes d'occupation du sol à des moments donnés de l'Histoire. Cependant, les dynamiques de peuplement sur le temps long au cours de ces deux périodes restent encore mal connues, notamment du point de vue de l'articulation spatiale et chronologique entre les points bas et les hauteurs ou de l'explication sociale ou politique du phénomène.

Cette journée, organisée dans le cadre de l'axe *Fabrique du paysage* avait donc pour but de confronter les approches, en comparant les résultats, mais aussi les problématiques, les méthodes d'analyse et les schémas interprétatifs.

À cette fin, nous avons sollicité 11 intervenants, membres d'ARTEHIS ou extérieurs au laboratoire, qui ont présenté leurs résultats de recherches. Trois communications (B. Chaume ; B. Dubuis ; F. Delrieu et A.-M. Dendievel) ont spécifiquement porté sur des occupations de la Protohistoire à Vix, dans le Beaujolais et en Auvergne ; A. Guicheteau a évoqué l'occupation du site de Mesmont en Côte-d'Or.

Organisateurs :
Damien Martinez, Michel Kasprzyk, Amélie Quiquerez

Journée d'étude
Axe Fabrique du Paysage



Confrontation entre sites de hauteur des âges des Métaux (âge du Bronze et Premier âge du Fer) et de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

Résumés des communications

UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE
Salle R03, Maison des Sciences de l'Homme
12 novembre 2019
10h00 > 17h30



Il ressort que les établissements de hauteur sont généralement fortifiés. Certaines phases d'occupation sont récurrentes, notamment au Bronze final ou au Hallstatt final tandis que l'on note certaines redondances dans l'absence d'occupation au Hallstatt ancien. Les exemples présentés par B. Chaume (Mont Lassois), F. Delrieu (Auvergne) ou A. Guicheteau (Mesmont) ont précisé la coexistence d'occupations voisines des sites, en plaine ou à proximité immédiate (nécropoles ou autres habitats).

F. Delrieu et D. Martinez ont dressé un bilan diachronique des travaux sur l'Auvergne. Ils ont souligné l'importance des opérations programmées, de l'archéologie préventive qui touche rarement ce type d'occupation. Dans le contexte auvergnat, pour l'Antiquité tardive, le phénomène de perchement semble débiter vers le début du V^e s. D. Martinez propose de comprendre les occupations de hauteur tardives dans un fonctionnement de centres administratifs et éventuellement religieux (notamment sur le site de Molles dans l'Allier) ; fonctions qui reprendraient alors celles des agglomérations précédentes, celles du Haut-Empire et du début de l'Antiquité tardive.

M. Kasprzyk a dressé un bilan historiographique des recherches dans l'est de la Gaule (Ardennes, vallée de la Moselle, est de la France) pour la période de l'Antiquité tardive. Le phénomène semble débiter plus précocement dans le secteur des Ardennes / Moselle (parfois dès la seconde moitié du III^e s.) qu'en Bourgogne-Franche-Comté (généralement à partir de la fin du IV^e s.). Essentiellement interprétées comme refuges ou sites militaires jusque dans les années 1990, les occupations de hauteur sont désormais étudiées dans leur environnement et souvent associées, pour les plus vastes, à des occupations de plaine (agglomérations du Haut-Empire).

Certaines occupations semblent fonctionner, comme en Auvergne, comme centres administratifs aux V^e-VII^e s. L'association avec une agglomération de plaine est bien attestée sur le site de Port-sur-Saône (A. Saggese). Le site de Mesmont (A. Guicheteau), occupé dès la Protohistoire, semble fonctionner quant à lui, au moins pour le début du Moyen Âge, comme centre administratif d'un *pagus* mérovingien. Comme le site de Molles (D. Martinez), celui de Mesmont comporte au moins une église.

T. Chenal a ensuite présenté des recherches en cours sur le site du Saint-Mont (Vosges). Il s'agit ici d'une fondation monastique de l'Antiquité tardive surplombant la vallée de la Moselle, entourée d'une vaste fortification en pierre sèche. Un édifice funéraire mérovingien est attesté sur le site avant la fondation du monastère.

T. Vergine a abordé plusieurs exemples de bourgs castraux du nord de la Bourgogne dont les origines doivent manifestement être recherchées durant l'Antiquité tardive ou l'époque mérovingienne (Semur-en-Auxois, Flavigny-sur-Ozerain, etc.).

La journée s'est achevée sur une discussion générale et une synthèse des communications. Les principales idées dégagées sont :

- l'intérêt d'intégrer l'occupation de hauteur dans son contexte (occupations mitoyennes ou de plaine, voies navigables, réseau viaire dans une vision territoriale),
- la fonction des sites de hauteur semble liée à une fortification quelle que soit la période,
- l'existence de périodes propices au perchement (fin de l'Âge du Bronze et du premier Âge du Fer, Antiquité tardive et début du Moyen Âge),
- la diversité des populations qui occupent le site (des élites mais sans doute aussi des communautés « paysannes », voire des communautés religieuses ou militaires), le caractère collectif des occupations de hauteur étant à approfondir y compris pour les sites élitaires,
- les causes possibles du phénomène de perchement (ostentation ? insécurité ? problème de place ? qualité des sols pour les cultures ? raisons sociales ? raisons environnementales ?),
- le problème de définition de ce que recouvre la notion de site de « hauteur » (altitude ou surplomb d'un territoire donné).

A. Quiquerez (ARTEHIS), D. Martinez (CIHAM), M. Kasprzyk (ARTEHIS)
amelie.quiquerez@u-bourgogne.fr et michel.kasprzyk@inrap.fr

En savoir plus



Journée d'étude « Remploi(s), détournement(s) et recyclage(s) de la pierre : entre ressources naturelles et contraintes humaines »

Organisateurs :
Florent Delencre // ATER université de Tours, chercheur associé UMR 6298 ARTEHIS
Jean-Pierre Garcia // Professeur à l'université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS

Séminaire



Remploi(s), détournement(s) et recyclage(s) de la pierre : entre ressources naturelles et contraintes humaines

UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE
Bâtiment Gabriel, amphithéâtre Ampère
Vendredi 29 novembre 2019
9h45 > 17h00




Département
Histoire de l'art et
archéologie

L'idée du thème de cette journée, qui s'est tenue le 29 novembre 2019, part d'un constat très simple : ce que nous observons lors des fouilles archéologiques est systématiquement le dernier état d'utilisation de la pierre dans des contextes très variables qui ne sont pas forcément ceux de la mise en œuvre ou en forme première de cette ressource. Ainsi, la pierre peut être réemployée dans des structures nouvelles, subir un recyclage qui fait disparaître sa mise en forme première en la réintroduisant dans un cycle ou encore être détournée pour de nouveaux usages.

Dans le cadre des Master « Archéologie-Sciences pour l'Archéologie » et « Histoire de l'art, Archéologie, Images et Patrimoine » de l'université de Bourgogne, ainsi que de l'axe « Dynamiques des productions

matérielles » de l'UMR ARTEHIS, ce séminaire nous a donc invités à réfléchir aux différentes méthodes qui permettent de caractériser ces processus qui traitent de la destination de la pierre quand son usage premier n'est plus nécessaire. Ainsi, les mots et les gestes peuvent prendre un sens et revêtir un enjeu différent selon le spécialiste ou la période chronologique considérée.

Indépendamment des points de vue uniques de chacun, l'objectif de la journée a été de rapprocher des communications variées appelant aux méthodes de l'archéologie, de l'histoire, de l'histoire de l'art et de la géologie dont les sujets touchent à l'usage massif de la pierre aux périodes historiques (de l'Antiquité à nos jours).

À travers plusieurs cas d'étude, plusieurs thèmes sont ainsi apparus au fil des discussions. La notion de « déchets », plus particulièrement la gestion de la matière première

réintroduite, est prégnante à toutes les époques, point qui peut paraître étonnant dans nos sociétés consommatrices. C'est le cas des enceintes tardo-antiques, illustré par trois villes du Centre-Est de la France, dont les soubassements en grand appareil sont le fruit de la réutilisation de spolia issues du démantèlement de monuments publics et privés du Haut-Empire ou quasi contemporains (M. Ribolet). Les revêtements architecturaux antiques ont également fait l'objet d'une récupération systématique à différents moments de l'histoire, plusieurs exemples témoignant de ces phénomènes durant l'Antiquité, au haut Moyen âge et même encore à l'époque moderne (N. Delferrière). Ces mêmes réflexions s'appliquent à la construction, à l'instar de l'*oppidum* de Bibracte où aucune carrière extensive sur place ne semble fournir cette ressource pourtant prépondérante dans la transformation des habitats au moment de l'intégration des Gaules dans le monde romain (F. Delencre).

Le thème des « motivations » à l'origine de ces gestes a également été abordé. Le emploi de matériaux est ainsi attesté à Reims à toutes les périodes, pour des raisons économiques et de mise en valeur des éléments récupérés, voire détournés de leur fonction initiale (G. Fronteau). À travers les sources historiques, la vie et la carrière d'un personnage de la ville d'Aix, Barthélemy Guerci, ont pu être retracées, illustrant de fait les raisons et les opportunités individuelles pouvant amener à ces pratiques, sûrement plus générales que le cas illustré ici (Ph. Bernardi). Les exemples de plusieurs chantiers médiévaux bourguignons ont permis par ailleurs de caractériser ces pratiques, courantes et complexes, ayant trait à la gestion de la pierre (M. Foucher).

Enfin, ce séminaire a été l'occasion de présenter les premières pistes de réflexions du GDR ReMarch (GDR 2063 du CNRS) « Recyclage et emploi des matériaux de l'architecture aux périodes anciennes », débuté en 2019, dont les problématiques sont communes et trouvent écho dans les communications de la journée (S. Büttner).

La publication de ces actes a été proposée à ARTEHIS Éditions ; ils mettront en particulier l'accent sur les questions de terminologie, l'un des trois thèmes discutés au fil des communications de la journée.

Florent Delencre et Jean-Pierre Garcia
florent.delencre@u-bourgogne.fr et jean-pierre.garcia@u-bourgogne.fr



Alésia : Une convention au service de la recherche et de la valorisation du site

L'année 2019 a été une bonne année pour le site d'Alésia, malgré l'absence de fouilles, avec la signature d'une convention cadre qui réunit les principaux acteurs du site :

- L'**UMR ARTEHIS** tout d'abord qui porte une longue tradition de la recherche universitaire sur le site avec l'université de Bourgogne ;
- Le **Conseil départemental de la Côte-d'Or**, propriétaire des collections du musée Alésia et des vestiges visitables, principal financeur de l'aménagement et du développement du site ;
- La **Société Publique Locale MuséoParc Alésia**, en charge de l'accueil des publics, de la médiation et de la valorisation du site ;
- La **Commune d'Alise-Sainte-Reine**, partenaire logistique principalement.

Ces partenaires partagent des objectifs communs : développer la recherche sur le site et sa valorisation, par la création d'un pôle dynamique, en relançant des fouilles et des formations à l'archéologie, en améliorant les conditions d'accueil des chercheurs, en arrimant scientifiquement le MuséoParc, pour une meilleure compréhension du site par les visiteurs.

Le premier dossier a porté sur la création d'une maquette 3D du centre monumental de la ville gallo-romaine pour permettre une immersion du visiteur grâce à une application en cours de finalisation. Frédérique Gentil, gestionnaire de projet au sein de la cellule développement d'Alésia du Conseil départemental, a coordonné cette opération. La réalisation de la maquette 3D a été confiée à Thomas Terrasse du studio Terra [H], archéologue titulaire d'un master mention architecture de l'université de Strasbourg. Après avoir réalisé la photogrammétrie du site, Thomas Terrasse a procédé à la modélisation des principaux bâtiments du centre de la ville, sur la base des restitutions réalisées par Albéric Olivier. Les échanges ont nécessité la mise à plat de toute la documentation disponible pour des choix scientifiques rigoureux. À l'issue de ce travail, le questionnement scientifique sur le centre de la ville gallo-romaine nous a conduit à proposer un nouveau programme de recherche dont la fouille de la façade nord du monument d'Ucuetis en 2020 constitue le premier volet. Le public pourra profiter des résultats de cette coopération dès la réouverture du MuséoParc en février 2020.

Fabienne Creuzenet

fabienne.creuzenet@u-bourgogne.fr

En voir plus

Le comité de pilotage a réuni côté UMR ARTEHIS : Albéric Olivier (architecte CNRS retraité), Mathieu Ribolet (ATER à l'université de Paris 1, chercheur associé) et Fabienne Creuzenet (IGE en Archéologie, uB), côté Département : Frédéric Gentil, Claude Grapin (conservateur du Musée Alésia), Georges Strutynski (chargé des usages du numérique), Isabelle Munsch puis Patricia Janeux (attachées de conservation, Département), et enfin côté MuséoParc : son directeur Michel Rouger et Romuald Lefèbvre (informaticien).



Le tumulus princier de Vix : premiers résultats de la fouille 2019

Réalisée par l'Inrap et l'UMR ARTEHIS, la campagne de fouille programmée menée d'août à novembre 2019 sur le tumulus princier de la « dame » de Vix visait à redonner un contexte à cette fabuleuse sépulture du Hallstatt final (Âge du fer), en s'attachant à documenter l'état sanitaire du monument, son architecture et son histoire. Traversé en 1953 par une courte tranchée, par ailleurs très mal documentée, le tumulus avait depuis seulement fait l'objet de prospections géophysiques menées dans le cadre du PCR « Vix et son environnement » (coord. B. Chaume, C. Mordant). La récente fouille du tumulus princier de Lavau, menée en 2014-2015 sous la responsabilité de B. Dubuis (Inrap), a contribué à mettre en lumière les immenses lacunes laissées par cette fouille ancienne menée rapidement et limitée à la seule tombe centrale.

Le décapage, d'environ 3000 m², a permis de dégager entièrement ce vaste monument de 40 m de diamètre, en ménageant de larges bermes se croisant au niveau de la tombe. Les conditions météorologiques défavorables comme le caractère contraignant du classement du site au titre des Monuments Historiques ont conduit à n'explorer que la moitié du monument située face au Mont Lassois (Fig. 1). Les nettoyages de surface extensifs ont permis de distinguer les vestiges de l'élévation tumulaire, riches en pierres, des vastes aires de récupération du matériau dès l'époque antique affectant près de la moitié de sa superficie. Ces destructions anciennes expliquent sans doute la préservation de la tombe jusqu'à l'époque contemporaine, le tumulus ayant été effacé du paysage de longue date. Le tertre conserve encore une soixantaine de centimètres d'élévation, il est directement disposé sur le paléosol, à la surface duquel quelques anomalies ont été détectées (probables chablis, foyers).

La masse tumulaire est constituée de pierres et de terre, en proportions variables selon les séquences de construction. Le parement périphérique, assez mal conservé dans l'ensemble, est légèrement penché vers l'intérieur et constitué de blocs posés à l'horizontale, sans grande régularité. Il est entouré d'apports d'éboulis ou d'érosion scellant un niveau de circulation omniprésent en surface du paléosol, caractérisé par un épandage de petits éclats calcaires (probable niveau de construction du monument, associé à au moins deux foyers). Par ailleurs, quelques portions bien lisibles du tertre permettent de percevoir des structurations internes. Ainsi, plusieurs alignements de blocs posés sur chant semblent rayonner depuis la tombe et participent des premières séquences de construction. Au sein des quartiers ainsi délimités, on observe ensuite des parements transversaux de petits blocs et plaquettes calcaires, correspondant à des



Vue générale de la fouille du tumulus de Vix « Les Lochères » © Bastien Dubuis

apports en caisson, construits successivement soit depuis la périphérie du monument, soit depuis le centre.

Côté nord-ouest, face au Mont Lassois, on relève un possible dispositif d'entrée dans le monument, caractérisé par un phénomène de recouvrement du parement périphérique ménageant une ouverture latérale de quelques mètres de large ; cette organisation peut être liée à la cérémonie (entrée temporaire donnant accès à la tombe, suggérant un premier état du monument pour la cérémonie) ou correspondre à un besoin logistique (rampe d'accès pour monter les matériaux ?). C'est au niveau de cette anomalie qu'intervient un aménagement périphérique particulier, constitué d'une maçonnerie quadrangulaire adossée au parement le plus extérieur. Constituée de gros blocs liés à la terre, elle ne conserve qu'une assise d'élévation et est directement posée sur le niveau de sol (la fouille a permis de vérifier l'absence de sépulture sous-jacente). L'ensemble s'apparente donc à un podium dont la fonction reste à préciser (support de statuaire ?).

Un second dispositif quadrangulaire en pierres intervient en façade du monument, côté nord ; de constitution différente, il est prolongé d'une rampe en terre ; là encore, aucune sépulture n'a été identifiée sous cet aménagement énigmatique.

La tombe à char, refouillée intégralement, présente une forme trapézoïdale avec des parois plutôt verticales et un fond plat atteint à 3 m sous la surface actuelle. Les remblais du creusement originel, rejetés en corolle autour de la tombe, sont scellés par les premiers niveaux du tumulus. Le plan émis par R. Joffroy à la suite de ses fouilles de 1954 semble se vérifier, dans son orientation et ses proportions. Quelques traces fugaces des parois en bois ont pu être observées, mais aucun mobilier en place. La tranchée exploratoire de 1953 a été retrouvée côté ouest et s'est révélée riche en matériel métallique et osseux, tout comme le remblai de la tombe elle-même (plusieurs centaines de restes sont pour l'heure comptabilisés). L'ensemble du sédiment issu des fouilles anciennes a été récolté pour être tamisé. La découverte de l'unique fragment manquant à la frise figurative du cratère grec peut déjà être mentionnée, de même que quatre fibules inédites (une en fer et trois en bronze, dont une miniature).

La campagne de 2019, dont les apports peuvent seulement être esquissés à ce stade, vient mettre fin à plusieurs décennies d'attente et apporte des données concrètes sur la qualité, l'histoire et le potentiel de ce monument aussi emblématique que méconnu.

Bastien Dubuis
bastien.dubuis@inrap.fr

Atelier épigraphique au musée de Sens



Depuis des années, l'enseignement de l'épigraphie à l'Université de Bourgogne se fait de façon livresque. Depuis peu, un cours de perfectionnement a été mis en place pour l'épigraphie latine, permettant d'aller plus loin dans la formation des étudiants de Master. J'ai donc souhaité cette année, proposer, en plus des cours, une formation sur le terrain. Celle-ci s'est tenue en juin 2019.

Les liens forts qui existent entre la ville et le musée de Sens, d'une part, et l'UMR ARTEHIS, d'autre part, ont permis de mettre en pratique ce souhait. La collection épigraphique du musée de Sens est remarquable et l'équipe de la conservation très ouverte aux collaborations avec le monde universitaire. Nous avons été très bien accueillis par le conservateur en chef Nicolas Potier et par Manuella Henry, chargée du récolement archéologique.

Le projet a pu être mené à bien grâce à un triple financement : le laboratoire ARTEHIS, le département d'histoire *via* l'UFR de Sciences Humaines et Sociales, et la ville de Sens.

Le fil directeur de la formation était de proposer aux quatre étudiants présents une méthodologie, de la découverte d'une inscription à sa publication scientifique, en partant des inscriptions conservées au musée. Il s'agissait de montrer les étapes nécessaires qu'un chercheur doit suivre.

Dans un premier temps, nous avons travaillé dans une des salles que le CEREP (**Centre de recherches et d'études du patrimoine**) a mis à notre disposition. Nous nous sommes posé la question : que faire lors de la découverte d'une inscription ? Rassembler les informations sur le contexte de découverte (localisation, etc.), prendre des mesures, déterminer le matériau, décrire l'état du support, transcrire le texte... Autant d'étapes qui ont été discutées, hiérarchisées, organisées par des échanges fructueux.

Après cette séance théorique, chaque étudiant s'est vu attribuer une inscription conservée dans les salles du musée. Les fiches Micromusée fournies par le musée de Sens m'ont permis de sélectionner les textes les plus intéressants. Ainsi, les étudiants ont pu s'approprier *in situ* le bloc qu'ils avaient à étudier : mesures, photographies, description, etc.

Dans un second temps, ils ont mené la suite de leur étude en rédigeant une notice. L'accent a été particulièrement mis sur le texte, sa restitution, son développement, son analyse. Les ouvrages spécialisés mis à disposition ainsi que la consultation des banques de données ont permis de proposer des analyses onomastiques, sociales... Les échanges ont été constants et les quatre étudiants ont pu se rendre compte des difficultés inhérentes à la recherche : toute question ne reçoit pas de réponse !

À la fin de la séance de travail, ils disposaient des informations nécessaires pour terminer leur notice, qu'ils ont rendue dans les semaines suivantes. Elles vont être transmises au musée, qui pourra ainsi compléter les fiches Micromusée existantes ou créer de nouvelles fiches pour les blocs qui n'avaient pas encore été traités.

Le séjour sénon s'est terminé par la présentation de l'inscription monumentale de Magilius Honoratus dans les salles du musée.

L'expérience s'est révélée très enrichissante aussi bien pour les étudiants que pour moi. Elle a permis aussi de renforcer les liens entre ARTEHIS et le **musée de Sens**.

Une opération à renouveler !

Sabine Lefebvre

sabine.lefebvre@u-bourgogne.fr

Témoignage de Benoît Bernay, Master 1 lors du stage

Deux jours d'épigraphie dans les collections du musée de Sens ; moment trop court car j'aurais volontiers prolongé l'expérience ! Celle-ci était réellement très instructive et complète parfaitement les cours dispensés par l'uB. Si les documents épigraphiques sont accessibles via un grand nombre de revues ou de sites, ce stage permet de prendre conscience de l'importance du travail effectué directement sur la pierre, notamment pour la restitution des lettres incomplètes. La constitution d'une fiche Micromusée est également un très bon entraînement et permet un travail de fond, au-delà du simple commentaire.

Les échanges avec les autres étudiants étaient également très intéressants et enrichissants.

Je remercie vivement M^{me} Lefebvre ainsi que les responsables du musée de Sens d'avoir organisé ce stage et espère que l'expérience sera renouvelée.

CIL, XIII, 2986 ; CAG, 89-2,
p. 671 Agedincum
(conservée au Musée de Sens).





L'habitat du Néolithique ancien de Villevenard « Les Hauts de Congy » (Marne)

Après des prospections pédestres réalisées en 2015, le site de Villevenard « Les Hauts de Congy » a fait l'objet, en 2017, d'une évaluation à l'aide de 95 tranchées. Ces sondages ont été suivis de deux campagnes de fouilles, en 2018 et 2019. La totalité des surfaces décapées s'est avérée très riche en vestiges. Près de 1300 structures ont été relevées sur plan. Outre l'habitat néolithique, le site a livré quelques fosses du Bronze final III, mais aussi des structures gallo-romaines et médiévales.

Quatre bâtiments du Néolithique ancien ont été mis en évidence. Les plans des habitations sont de forme trapézoïdale, ce qui constitue une caractéristique de l'habitat de la culture de Blicquy/Villeneuve-Saint-Germain. Douze portions de fosses latérales attenantes à ces maisons ont été fouillées, ainsi qu'une partie des trous de poteau constituant les tierces qui supportent la charpente. Les fosses latérales ont été fouillées manuellement, par carrés, et toutes les coupes ont été relevées (Fig. 1). Inconnus jusqu'alors en Champagne-Ardenne, les plans des maisons de cette culture sont, en général, rarement aussi complets. La restitution des plans de maisons et de villages constitue un élément essentiel pour la connaissance de l'organisation des communautés du début du Néolithique dans cette région.

Les bâtiments sont orientés est-ouest et mesurent une trentaine de mètres de long. Deux orientations légèrement différentes incitent à penser que le site comporte au moins deux phases chronologiques. Ces différences d'orientation, associées à quelques recoupements entre des trous de poteau, mais aussi entre certaines fosses latérales de construction, montrent que le village a connu plusieurs phases de construction. Dans la partie ouest du site, les structures ont des surfaces plus réduites et sont moins profondes, indiquant une érosion plus importante.

Plusieurs fosses latérales comportent des zones de rejets de foyers caractérisés par des concentrations importantes de cendres et de charbons de bois (Fig. 2). Ces derniers, très fréquents sur l'ensemble du site, ont fait l'objet de prélèvements pour analyse anthracologique. Ces grandes fosses dépotoirs ont livré des dizaines de milliers de silex taillés, des milliers de tessons de poteries, de la terre cuite provenant sans doute de murs en torchis, du matériel de mouture ou de broyage et des fragments de bracelets en roches métamorphiques. En revanche, les ossements ne sont pas conservés.



Fig. 1 : Vue générale des fosses latérales ST18 et ST71 en fin de fouilles. © Jean-Jacques Charpy



Fig. 2 : Les couches de rejets de foyers sont bien visibles sur cette coupe de la fosse latérale ST14 © Z. Nikolova

Dans son ensemble, le corpus céramique correspond à la culture de Blicquy/Villeneuve-Saint-Germain. Toutefois, il comporte aussi quelques tessons caractéristiques du Rubané. Cette situation signifie, soit qu'il s'agit d'une phase de transition entre ces deux cultures si elles sont bien diachrones, soit que ces deux cultures ont été en partie contemporaines. Les études de mobilier et des datations radiocarbone sont en cours afin de préciser les phases d'occupation. Les perspectives de recherche offertes par ce site sont très nombreuses.

En 2020, la poursuite du décapage permettra de compléter le plan de la partie orientale des bâtiments identifiés, et surtout de chercher de nouvelles maisons.

Rémi Martineau, Anthony Dumontet et Anthony Denaire
remi.martineau@u-bourgogne.fr, anthony.dumontet@u-bourgogne.fr,
anthony.denaire@u-bourgogne.fr

Dunières, site co-seigneurial de « La Tour » (Haute-Loire) : résultats de la prospection 2019



Le programme de recherche est engagé sur le site castral de Dunières (Haute-Loire) depuis 2012 quand la découverte d'une seconde tour, lors de sondages, avait confirmé le statut co-seigneurial atypique de ce site.

En 2019, deux actions ont été menées afin de caractériser l'organisation spatiale du site :

- l'acquisition d'un relevé Lidar sur la zone
- la prospection pédestre

Le vol Lidar a été réalisé en avril 2019 dans de bonnes conditions climatiques. Toutefois la livraison des données prévue en octobre 2019 a été retardée. Le résultat, soit un levé micro-topographique des zones, pourra alors être confronté aux relevés de structures établies lors de la prospection pédestre menée également en avril 2019, avant la reprise de la végétation.

La prospection pédestre a mobilisé huit bénévoles du GRAV (**Groupe de Recherche Archéologique Vellave**) avec l'appui d'Agnès Stock (UMR 6249 Chrono-environnement). La zone de prospection représentait 3 ha de surface s'étendant autour de l'éperon rocheux granitique portant les deux tours (parcelle grisée sur le plan - Fig. 1). Le but de la prospection était de repérer des vestiges situés en dehors de cette parcelle déjà reconnue lors des précédentes recherches.

Quatre-vingt-dix structures ont ainsi pu être enregistrées (Fig. 1). Elles ont été classées en plusieurs catégories décrites de manière simple : terrasse, talus, effondrement, fossé, bâtiment, mur, chemin, sondage, pierre (pierre isolée de parcellaire), source, extraction, halde et structure simple (pour les indéterminables en l'état actuel des repérages). Ce thésaurus visait à décrire, de la manière la moins interprétative possible, les vestiges qui recouvrent toutes les périodes et concernent toutes les formes d'anthropisation du paysage.

Les principaux résultats concernent la reconnaissance de l'exploitation des ressources naturelles du sous-sol, la reconnaissance d'habitat disparu situé sur le flanc nord-est du site et celle de l'enceinte du site, jusqu'alors non repérée, mise en évidence au sud de l'éperon.

Cinq zones où la roche granitique a été exploitée ont été reconnues. Des traces d'extraction de la roche permettent de déterminer deux types de carrières : des carrières utilisées à



Fig. 1 : Vestiges repérés reportés sur le plan cadastral.
© Mélinna Bizri



Fig. 2 : Chemin menant au village, bordé de dalles de granites verticales.
© Mélinna Bizri

l'époque médiévale et des carrières utilisées aux époques moderne et contemporaine. Le repérage de ces zones d'extraction montre un intérêt constant pour l'exploitation de ces roches à travers le temps et dans des buts très différents. Cet intérêt pour la roche explique probablement l'extrême récupération des pierres du site castral médiéval et l'état de ruine avancé dans lequel il nous est parvenu : une ruine provoquée notamment par la revente et la récupération des matériaux de construction jusqu'aux périodes récentes. Il faut dire que le granite est une roche dure, et si elle est disponible déjà équarrie et/ou mise en œuvre dans des bâtiments délaissés, cela paraît opportun de s'en servir avant de relancer l'exploitation des veines naturelles.

Plusieurs bâtiments ruinés ou effondrés ont été repérés. Trois correspondent à des maisons dessinées sur le cadastre napoléonien de la commune levé en 1825. Ces maisons ont existé au moins jusqu'au XIX^e s. Leur abandon effectif n'est pas connu. Leur existence n'est également pas avérée avant l'époque moderne. Un bâtiment enregistré est notamment absent du plan cadastral de 1825, ce qui fait envisager son apparition et son utilisation avant cette époque.

Ces bâtiments/maisons intègrent un paysage structuré en terrasses et chemins d'accès de différentes époques (Fig. 2).

La partie sud, le *castrum* haut, a révélé la présence de plusieurs sections de murs d'importante largeur (entre 2,30 et 2,50 m). Il constitue le premier point d'observation d'un mur d'enceinte que l'on ne connaissait pas jusqu'alors.

Le *castrum* bas s'étend plus largement vers le nord, avec des zones de dénivellations importantes (effondrement, levées) : il s'agit probablement d'entrées opportunément aménagées dans les anfractuosités de la roche, des chicanes aménagées pour défendre l'accès au site.

La prospection montre une structuration vaste de l'éperon qui s'étire en longueur du nord au sud sur une superficie beaucoup plus étendue que celle précédemment connue. Les éléments d'interprétation avancés ici sont susceptibles d'évoluer en les confrontant avec les données issues du relevé Lidar et les compléments de l'enquête documentaire sur les archives récentes (modernes et contemporaines). La chronologie relative de la topographie des structures permettra de proposer un scénario de l'évolution du paysage. Les céramiques prélevées pourront sans doute apporter des éléments de périodisation plus précis. L'étude de la céramique pourra être envisagée en reprise de celle du corpus

de la fouille de Dunières (sondage 2012). Cette étude pourrait aussi porter sur une zone étendue au Velay, comprenant plusieurs sites, afin de la rendre plus pertinente.

La recherche sur les sites castraux de ce secteur du Velay est dynamique, deux autres sites sont actuellement en cours d'étude dans les environs immédiats de la tour de Dunières (Saussac à Saint-Didier-en-Velay, resp. P.-E. Poble et Monistrol-sur-Loire, resp. E. Teyssier). Dunières se distingue toutefois de ces sites castraux puisque « la Tour » est un site de co-seigneurie où deux castrum et deux familles seigneuriales coexistent durant le Moyen Âge central (XIII^e-XVI^e s.). La problématique de la co-seigneurie a surtout intéressé les historiens autour d'un questionnement portant sur le clan familial au premier Moyen Âge (IX^e-XII^e s.). Toutefois la structuration spatiale de cette organisation sociale a très peu été abordée archéologiquement : citons les exemples de Chalucet en Limousin ou de Commarque en Dordogne. Le site de « La Tour » à Dunières occupe, dans ce contexte, une place à part : il est situé au nord de ces traditions méridionales et dans une chronologie monumentale somme toute assez tardive comme le montre l'architecture particulière des tours circulaires du site (Fig. 3). Il intègre toutefois un environnement castral riche puisque d'autres sites structurés de la même façon (castrum haut et bas) ont pu être repérés dans la vallée de la Dunières ou celle voisine du Lignon. À ce titre, les études menées sur le site de « La Tour » à Dunières ont donc permis d'éprouver une méthodologie d'investigation propre à ce type de sites, méthodologie qui pourra s'étendre à un corpus plus élargi dont le potentiel demeure aujourd'hui, pour ce territoire, encore sous-estimé.

Mélinda Bizri
melinda.bizri@u-bourgogne.fr

*Fig. 3 : Tour dite « de Joyeuse » encore en élévation sur le site.
© Mélinda Bizri*





Les premières fouilles du sanctuaire de Couan/Cobannus (Saint-Aubin-des-Chaumes, Nièvre)

Le sanctuaire et la petite agglomération antique de *Couan* se situent à environ 7 km au sud-ouest de Vézelay (Yonne), sur la commune de Saint-Aubin-des-Chaumes (Nièvre). Ils se sont développés au pied occidental d'une butte résiduelle, au point de franchissement de la voie dite « de la cuesta oxfordienne » qui permet la relation, depuis l'époque laténienne, entre le Bassin ligérien moyen et la vallée de la Meuse (Fig. 1). Ce complexe est plus particulièrement connu pour avoir été le lieu de découverte rocambolique, dans les années 1970, d'un très important ensemble de statuaire et de mobilier constituant un « dépôt de sanctuaire », partiellement conservé aujourd'hui dans des musées américains. Son association avec la divinité *Cobannus* est confirmée par cinq inscriptions.

C'est à l'occasion de deux campagnes de prospections terrestres et géophysiques extensives, réalisées à la demande du Service régional de l'Archéologie de Bourgogne Franche-Comté en 2016 et 2018, qu'il a été possible de confirmer que ce dépôt provenait bien d'un complexe cultuel. La mise en œuvre complémentaire des méthodes magnétique et radar-sol a permis de reconnaître immédiatement au moins deux états principaux dans l'évolution architecturale du site. L'image magnétique a révélé la présence d'un enclos quadrangulaire fossoyé de 25 x 30 m aux angles arrondis, témoin d'un des premiers états du sanctuaire. La cartographie radar-sol a essentiellement permis la détection de vestiges maçonnés. La présence d'un temple carré à plan centré d'environ 13 m de côté, ouvert à l'est et inscrit dans un vaste péribole quadrangulaire à trapézoïdal, atteste la pérennité du site durant l'Antiquité. La première campagne de fouille (quatre semaines) en juin 2019 a été mise à profit pour évaluer le potentiel archéosédimentaire du sanctuaire antique révélé par les prospections géophysiques. L'équipe était dirigée par Pierre Nouvel (Pr, Université de Bourgogne / UMR ARTEHIS) Loïc Gaëtan (UMR Chrono-environnement) et Matthieu Thivet (I.R., Université de Franche-Comté, UMR Chrono-environnement). Elle était composée d'étudiants des universités bourguignonne et franc-comtoise encadrés par plusieurs spécialistes des mobiliers.

Deux fenêtres d'intervention ont permis de confirmer l'intérêt d'une étude plus approfondie du complexe par des fouilles extensives. La plus importante (zone 2, Fig. 2) recoupe d'ouest en est le cœur du complexe. La mise en évidence d'une occupation laténienne, sans parler de la découverte d'une statue en ronde bosse plus ancienne encore (Fig. 3), confirme les hypothèses initiales d'une occupation longue et bien stratifiée. Quatre grandes phases d'aménagement ont été individualisées. La première correspond à une occupation laténienne, avec en particulier le creusement d'un fossé



Fig. 1 : Vue générale du site en cours de fouille.
© Pierre Nouvel



Fig. 2 : Vue du temple à plan centré du sanctuaire de Cobannus en fin de fouille
© Pierre Nouvel

de 4 m de largeur pour 2 m de profondeur (Fig. 4) délimitant une surface rectangulaire d'environ 600 m². Un trou de poteau d'un bâtiment interne a été repéré, mais les couches de cette phase ont été pour partie arasées, pour partie masquées par une deuxième étape d'aménagement. L'étude de ces contextes devra donc être poursuivie en 2020. La seconde étape consiste dans la mise en place d'une terrasse sur ce même espace, en déblai vers l'est, en remblai vers l'ouest. Sur celle-ci ont été édifiés les murs d'un temple à plan centré et d'un mur péribole. À l'est, une tranchée exploratrice a recoupé un grand bâtiment nord/sud, dont l'aménagement peut être subdivisé en deux phases successives entre le milieu du I^{er} siècle et le III^e siècle de notre ère. À l'ouest, en dehors du péribole, plusieurs niveaux de sol, dans lesquels ont été récoltées de très nombreuses monnaies, ont été étudiés. Enfin, une dernière étape de fréquentation est marquée par des processus de démantèlement et de récupération, qui débute dès la seconde moitié du IV^e siècle de notre ère. À celle-ci se rattache, entre autres, une imposante cavité au milieu de la *cella*, qui n'a pu être entièrement explorée vu sa profondeur remarquable.

Le second enjeu de cette campagne, la fouille de la fosse de la découverte du célèbre dépôt, a été manqué. Le décapage de 200 m² (secteur 1) réalisé autour d'une anomalie radar remarquable que l'on supposait lui correspondre a cependant permis de mettre au jour des aménagements maçonnés et en matériaux périssables, datés de la période laténienne à la fin du Haut-Empire. Il est apparu que l'anomalie carrée apparaissant sur les prospections radar correspondait à un coffre à chaux antique, par ailleurs très bien conservé, et que des modifications récentes des limites parcellaires et forestières avaient faussé nos mesures, fondées sur un schéma réalisé très postérieurement par le prospecteur clandestin à l'origine de la découverte du site. Le réexamen des différents éléments disponibles permet cependant de proposer une nouvelle localisation du lieu de dépôt, en accord avec ces informations, qu'il conviendra de vérifier rapidement.

Une nouvelle opération est donc envisagée en juin 2020. Elle sera la première d'un triennal qui s'étendra jusqu'en 2022 et qui visera à l'exploration complète de la moitié nord du sanctuaire de Couan / *Cobannus*.

Pierre Nouvel

pierre-stanislas.nouvel@u-bourgogne.fr



Fig. 3 : Petite statue en ronde-bosse datée du V^e ou du IV^e siècle av. n.è. trouvée dans le remplissage du fossé laténien entourant le sanctuaire. © L. Gaëtan

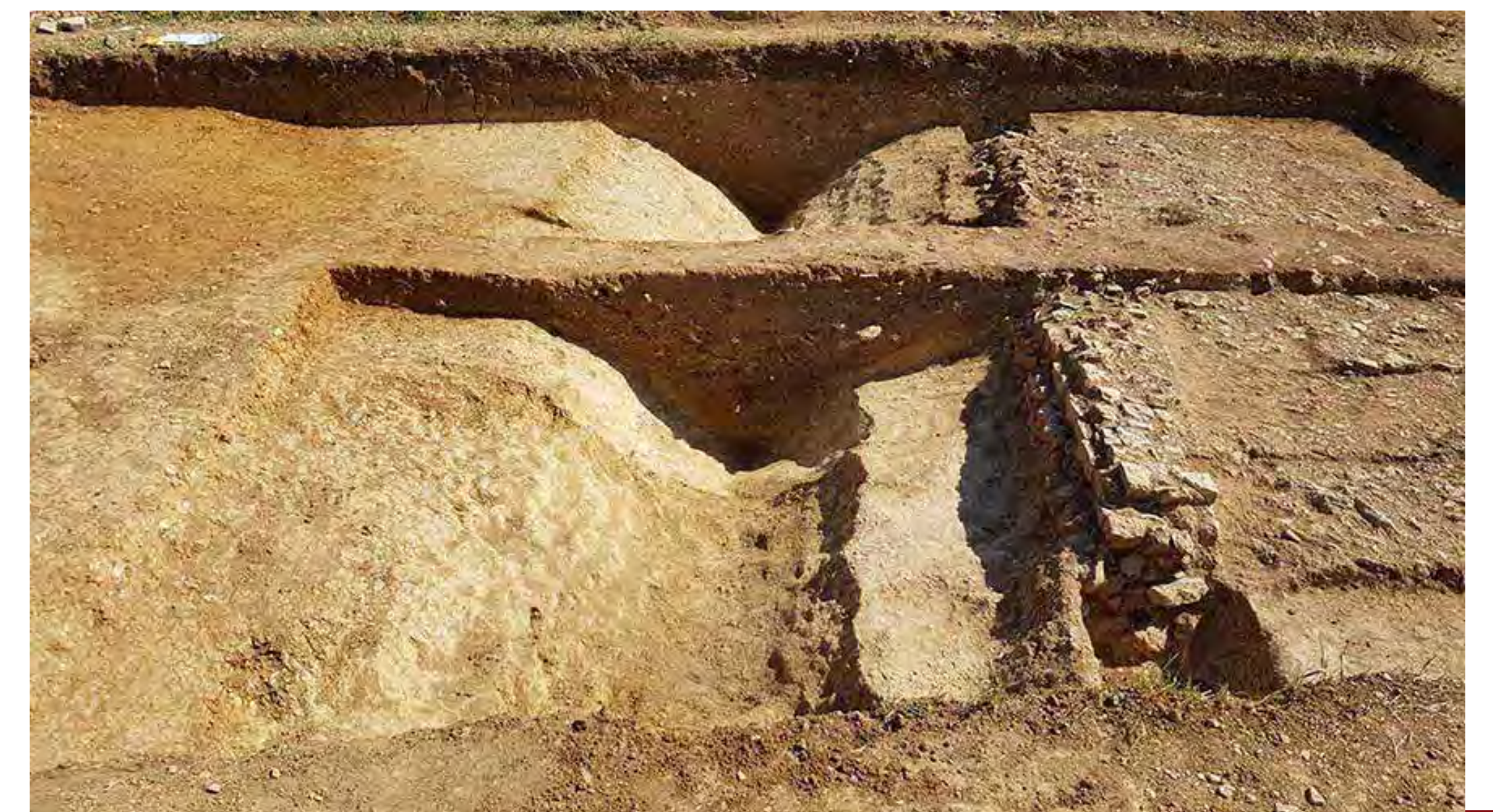


Fig. 4 : Vue d'une section du fossé laténien entourant le cœur du sanctuaire en cours de fouille et du mur de péribole d'époque romaine © Pierre Nouvel



L'archéologie du toit, sur le toit. Partie 1



*Le toit : un contexte archéologique comme les autres ?
© Pierre Kroll dans J. Plumier J., L'archéologie en Wallonie :
l'archéologie en questions, Namur, éd. IPW, 2014, p. 13 -
avec l'aimable autorisation de l'auteur*

Un OVNI ?

Loin de viser une tournure de style audacieuse et tout en faisant un clin d'œil à l'infolettre de notre UMR, « l'archéologie du toit, sur le toit » correspond bel et bien à une des nombreuses réalités de la recherche dans le paysage varié des axes d'ARTEHIS et fait partie des compétences originales que le Centre d'études médiévales d'Auxerre développe et met à disposition dans ses approches des monuments du Moyen Âge. Cette archéologie « de niche », tout le monde l'aurait pratiquée en s'intéressant à quelques « bouts de tuiles », mais ce qui fait l'originalité de notre démarche est précisément que cette dernière se réalise au plus près du toit, « sur le toit » (ou sur le « tas »), au plus près des réalités du chantier médiéval.

De prime abord, ce concept apparaît souvent comme quelque chose d'étrange en s'attachant à une partie du bâtiment souvent considérée à tort comme non

stratifiée, donc d'un intérêt tout relatif, et traditionnellement délaissée dans les études. Certes les informations matérielles ne sont pas conservées en strates, sauf dans les reins de voûtes où l'on peut retrouver les témoins des couvertures qui se sont succédées, mais on les retrouve sous diverses formes dans tous les organes du comble : murs gouttereaux et pignons, charpentes, matériaux de couverture, etc. En parlant d'archéologie du toit, on parle donc inévitablement d'archéologie de la charpente, de la couverture et des élévations, et en somme d'archéologie de la construction tout simplement.

En réalité, cette archéologie du toit, chacun la pratique intuitivement dès lors qu'il s'interroge sur les dispositions originelles des charpentes et des modes de couverture. La plupart du temps, il le fait à partir d'indices d'origine sédimentaire souvent difficiles à prendre en compte par leur aspect résiduel, mais pas toujours à partir d'un regard croisé alimenté par l'approche du bâti, du chantier et de ses ressources en matériaux.

L'approche auxerroise

Au sein de l'équipe auxerroise, cette réflexion s'est construite progressivement au début des années 2000 avec comme point de départ les tuiles de la cathédrale d'Auxerre, dont les toitures étaient en cours de restauration. L'idée était de contourner le problème de la fragmentation des matériaux de couverture retrouvés en contexte sédimentaire, en s'intéressant aux couvertures monumentales où les informations sont complètes, en nombre et en relation avec la construction. L'objectif consistait alors à identifier les productions de tuiles ayant alimenté le chantier médiéval, en combinant une approche typologique avec une approche archéométrique en datation. Des expériences plus anciennes, notamment à Meaux et en Côte-d'Or, avaient déjà montré le potentiel archéologique des couvertures des bâtiments médiévaux, lorsque celles-ci n'avaient pas subi de remplacements importants : les productions médiévales sont généralement réutilisées à chaque réparation, mélangées à des productions plus récentes.

D'autres couvertures de monuments icaunais emblématiques (Pontigny, Sens, Vermenton, Quincy) ont été ensuite intégrées, en même temps que l'analyse des charpentes, nécessaire pour appréhender le support de la couverture, mais aussi pour embrasser pleinement la dimension du chantier : sans délaissier les productions, il s'agissait de s'interroger de manière ouverte sur l'exécution des parties hautes, depuis l'achèvement des maçonneries jusqu'à la pose des tuiles, en passant par le levage de la charpente ou la fabrication des lattes. Ce qui revenait à appréhender le chantier d'une toiture monumentale dans toute sa complexité.

Les approches antérieures

En soit, l'étude des composantes du toit n'est pas totalement chose nouvelle, à l'instar de la démarche pionnière de Viollet-le-Duc sur les tuiles (au milieu du XIX^e siècle) ou celle d'Henri Deneux sur les charpentes (années 1920-1930). Il faut mentionner aussi

les méthodes de datations archéométriques sur la terre cuite (archéomagnétisme et thermoluminescence) et sur les bois d'œuvre (dendrochronologie) qui, depuis les années 1980, ont notablement contribué à redéfinir la place de ces matériaux dans l'analyse du bâti.

Largement sollicitées par les archéologues, ces approches n'avaient paradoxalement qu'un impact limité sur la connaissance du monument parce que principalement mobilisées de manière intéressée pour leur seule capacité « datante », bien souvent sans s'inscrire dans une réflexion globale et problématisée du chantier. Des centaines de tuiles et de briques ont ainsi été datées uniquement pour servir l'argumentation chronologique d'un site et sans faire l'objet d'une véritable approche morphométrique. Les matériaux étant jetés la plupart du temps, les pertes sont inestimables pour la connaissance des productions de terres cuites architecturales. Il en est de même pour les charpentes, encore trop souvent aujourd'hui l'objet de datations dendrochronologiques s'inscrivant dans une approche trop limitée au comble, voire à une seule structure, sans intégration dans une réflexion globale sur la construction ; approche malheureusement répandue dans le domaine de la conservation patrimoniale, où l'archéologie du bâti n'est pas toujours associée au projet de restauration (cf. notre interview sur Notre-Dame de Paris dans l'Infolettre Sur Le Toit n°5). L'évolution de l'archéologie du bâti au cours des années 1990 avait déjà provoqué un premier « soubresaut » conduisant alors à une intégration pleine et entière de la charpente dans l'analyse du monument : travaux de Patrick Hoffsummer en Wallonie, de Jean-Yves Hunot en Anjou et de Frédéric Épaud en Normandie. Aujourd'hui, presque trente ans après, cette approche évoluée est loin d'être généralisée.

Sylvain Aumard
sylvain.aumard@cem-auxerre.fr

En savoir plus

Quand le Livre de chasse de Gaston Fébus révèle les modes et les régionalismes



Le couvent des Jacobins de Toulouse a pour projet pour l'été 2020 la reconstitution d'un festin donné par le comte de Foix Gaston Fébus en 1390 à Toulouse, à l'occasion d'une visite du Roi de France Charles VI. Un comité scientifique a été constitué par la conservatrice Marie Bonnabel, auquel je suis associée pour la connaissance des vêtements portés à la cour de Gaston Fébus en 1390. Étant plus familière des tenues des ducs de Bourgogne, cette sollicitation est pour moi l'occasion d'approfondir les habitudes vestimentaires de cette fin du 14^e siècle et de constituer des points de comparaison avec la cour de Bourgogne.

Les vêtements portés par Gaston Fébus et les convives du festin ne sont pas connus. Cependant, la période est bien documentée, par des documents visuels, mais aussi écrits. Ma démarche a été d'examiner les vêtements portés par le comte et son entourage dans deux manuscrits (ms. fr. 619 de la Bibliothèque nationale de France et 0Pn°2 du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg) du Livre de Chasse, ouvrage rédigé par Gaston Fébus lui-même et enluminés entre 1387 et 1390 sur commande directe du comte de Foix. Les miniatures ont été réalisées par le peintre Jean de Toulouse, artiste exerçant à Avignon, mais dont le nom évoque peut-être une origine locale.

Le comte de Foix apparaît à plusieurs reprises, par exemple sur le manuscrit français 616 conservé à la Bibliothèque nationale de France, sur le premier feuillet du manuscrit, au milieu de ses veneurs. De face, en majesté et en position centrale et dominante, il est le seul à porter un vêtement ample et long, exprimant à la fois le pouvoir du professeur (présence d'une baguette) et celui du seigneur. La tenue se compose d'un vêtement de dessus ample, uni, fermé sur le devant par sept séries de trois boutons espacées d'une dizaine de centimètres. Les manches longues sont retroussées au niveau des coudes. Le vêtement est long jusqu'aux pieds, les jambes ne sont pas visibles. Sous ce vêtement, on distingue un vêtement de dessous à manches longues et ajustées sur les avant-bras grâce à des boutons. Ce sont les seules parties visibles du vêtement, cependant d'autres miniatures suggèrent qu'il s'agit d'un vêtement très ajusté, de type « jaque », très en vogue à cette époque dans toutes les cours européennes. Au niveau de la nuque, il porte peut-être un chaperon dont la capuche est rabattue dans le dos. Enfin ses souliers sont pointus et à brides. L'analyse des deux manuscrits avec d'autres proches temporellement, mais parfois plus éloignés géographiquement, fait apparaître, au-delà d'habitudes vestimentaires largement partagées d'une cour à l'autre, de petits détails qui pourraient être spécifiques à la cour de Foix : ainsi le comte Gaston Fébus porte volontiers les



Livre de Chasse, Avignon, v. 1387-88, grisaille par Jean de Toulouse, sous la direction de G. Fébus, Paris, BnF, ms. fr. 619, fol. 1

Livre de Chasse, début du 15^e siècle (v. 1405 ?), miniatures commandées par Jean Sans Peur, Paris, BnF, ms. fr. 616, fol. 13

manches retroussées et relativement ajustées par rapport, par exemple, aux manches très évasées d'un manuscrit des Grandes Chroniques de France (Paris, BnF, ms. fr. 2813, daté de 1375-1380). Froissart, qui a passé quelques semaines à la cour du comte de Foix et était présent à l'époque du banquet a souligné son étonnement de voir ce prince se présenter tête nue, sans chaperon ni chapeau.

Parmi les exemplaires plus tardifs du Livre de chasse, un manuscrit de la Bibliothèque nationale de France (fr. 616) est particulièrement intéressant pour une comparaison avec la cour de Bourgogne : commandé par Jean Sans Peur et réalisé à Paris à partir d'un manuscrit offert à Philippe le Hardi par Gaston Fébus lui-même, il reprend les schémas d'organisation des miniatures d'origine, en actualisant les vêtements à la fois dans le temps (à 20 ans d'intervalle) et dans l'espace : les tenues représentées sont clairement bourguignonnes et le prince narrateur Gaston Fébus est représenté sous les traits... de Philippe le Hardi, reconnaissable notamment à son chapeau à bords retroussés. C'est le cas de l'image du premier feuillet. Tandis que les veneurs portent des tenues aux manches bien gonflées et aux chaperons découpés, le prince porte une somptueuse houppelande rouge au motif de paon, sur un vêtement aux manches gonflées ajustées au

poignet. On distingue également la patte découpée d'un chaperon sous un épais collier d'or au pendentif de pierres précieuses. Les personnages représentés sur les manuscrits de l'époque sont fréquemment de véritables portraits : ainsi sur les manuscrits réalisés dans l'entourage du roi de France, on reconnaît clairement le roi, le duc de Bourgogne ou encore le duc d'Anjou, notamment à leur silhouette et surtout à leurs vêtements et accessoires. La coiffure semble un élément particulièrement pertinent pour caractériser les silhouettes princières : le chapeau de Philippe le Hardi est le même que sur son portrait officiel conservé au Musée des Beaux-arts de Dijon. Dans un article à paraître consacré aux couvre-chefs des ducs, j'ai pu montrer également, par l'étude des archives comptables de la cour de Bourgogne, que ces images correspondent à la réalité portée par le prince dans la « vraie » vie : les achats de draps, fourrures, accessoires et réalisations de vêtement correspondent à ces descriptions. De quoi contribuer à une meilleure connaissance à la fois de l'évolution des modes et des régionalismes.

Sophie Jolivet
Sophie.Jolivet@u-bourgogne.fr



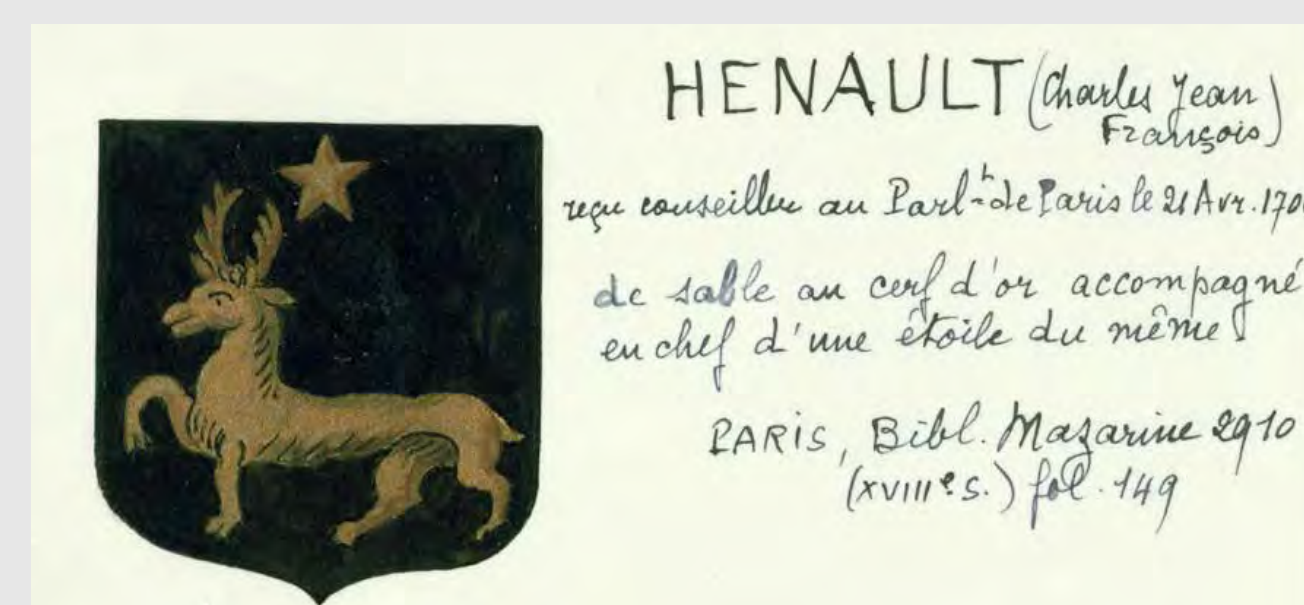
Un plat en faïence de Paris, vers 1706-1710

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n°6 (février 2020)

Grâce au travail de Régine de Plinval de Guillebon publié en 1995, nous savons que Paris a abrité d'assez nombreuses manufactures de faïence, dont treize sont répertoriées en 1748, ce qui en ferait l'égal de Rouen ou de Nevers, les principaux centres faïenciers de l'époque. Si l'on connaît un certain nombre de pièces dont l'attribution parisienne semble avérée, la plupart datent au plus tôt du milieu des années 1720, et plus souvent encore de la décennie suivante, comme celles signées de *Pierre Gabry* 1732 récemment passées en vente. Pour le XVII^e siècle, le plat de Sèvres-Cité de la céramique, marqué *A Paris le 17^e mars 1654* reste un *unicum*.

Un plat vendu le 23 décembre 2015 pourrait fort bien être l'une des très rares faïences attribuables à ce jour à Paris pour le tout début du XVIII^e siècle, entre 1706 et 1710. Il est même fort probable qu'il provienne de la manufacture d'Antoine Pavie, située Grande rue du Faubourg Saint-Antoine.

Le décor de l'aile appartient au registre du lambrequin, motif décoratif d'origine chinoise dérivé du *ruyi*, sceptre rituel et honorifique dont la présence est attestée au XII^e siècle, adopté et modifié par Rouen dès la fin du XVII^e siècle. Ces lambrequins sont traités « sur fond » et « en réserve », ponctués de demi-chrysanthèmes, fleur des sages, symbole de durée et de longue vie, une des quatre plantes nobles du confucianisme. Ici, le traitement de ces motifs diffère de la manière rouennaise ou lilloise, et le bassin comporte une guirlande circulaire de fleurs stylisées également empruntées à la Chine, semblables à celles que l'on trouve à Nevers et à Rouen aux environs de 1700. Ce décor s'inspire de la mode rouennaise très prisée des aristocrates de l'époque, qui sont alors nombreux à commander des faïences à décor de lambrequins ornées de leurs armoiries.



HENault (Charles Jean François)

reçu conseiller au Parl. de Paris le 21 Avr. 1706

de sable au cerf d'or accompagné en chef d'une étoile du même

PARIS, Bibl. Mazarine 2910 (XVIII^e s.) fol. 149

Au centre du plat figure, flanqué de deux cerfs et surmonté d'une couronne comtale, le blason « de sable au cerf d'or accompagné en chef d'une étoile du même », armoiries de Charles Jean François Hénault d'Armoresan, né le 8 février 1685 à Paris. Ce fils de fermier général, conseiller au

Parlement de Paris, marié à la petite-fille de l'architecte Jules Hardouin-Mansart, fut un écrivain français proche de Fontenelle, Voltaire et Montesquieu. Il publia des œuvres



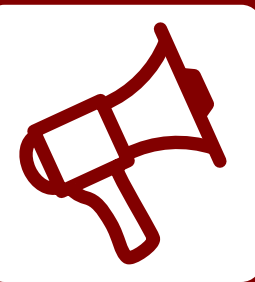
Plat circulaire, Ø 42 cm, Paris, vers 1706, (manufacture Pavie ?), vente Paris, 23 décembre 2015.

historiques et de la poésie, fut élu en 1755 comme membre honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il mourut à Paris le 24 novembre 1770.

Il est certain, les archives le prouvent, que Paris a été un important centre faïencier français au XVIII^e siècle, mais nous connaissons encore bien mal ces productions. Nous espérons que ces premiers pas seront suivis de beaucoup d'autres découvertes.

Jean Rosen

jean.rosen@u-bourgogne.fr



Retour d'expérience sur la participation de cinq membres au colloque annuel de l'EAA

Le laboratoire ARTEHIS était bien représenté, comme chaque année, au colloque international des archéologues européens (EAA), qui s'est tenu à Berne (Suisse) en septembre 2019. Les archéologues du laboratoire communiquaient dans cinq sessions dont une spécifiquement coordonnée par un de nos membres.

Session « The 4th M BC in Europe: Exploring the supraregional entanglements as triggers for cultural, social and economic transformations » co-organisée par Marie Charnot (Université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS)

Cette session visait à s'interroger sur les grands changements et les innovations qui apparaissent en Europe durant le IV^e millénaire en explorant notamment les relations, les réseaux d'échanges et la mobilité des idées, des objets et des individus. Cette approche chronologique a permis d'aborder des thématiques variées comme la première métallurgie du cuivre, le mégalithisme, l'alimentation, la production du lin textile, les pratiques funéraires, les productions céramiques, etc. Autour de 16 communications et 3 posters, cette session très enrichissante a réuni des chercheurs venus de toute l'Europe. De nombreuses discussions ont enrichi cette journée dont la publication des actes est en cours.

Session « Recent archaeological investigation in inhabited medieval rural settlements: new perspectives from historic communities past and present »

L'objectif de cette session était de faire un tour d'horizon européen des différentes approches d'études archéologiques autour du village et plus largement des communautés villageoises anciennes et présentes. Dans la lignée des travaux de C. Lewis en Angleterre, il était également question de l'implication de ces communautés dans la recherche archéologique locale.

Adrien Saggese (DPH/Ville de Besançon, chercheur associé ARTEHIS) et Valentin Chevassu (UMR 6249 Chrono-environnement) ont présenté une communication intitulée « *Settlement evolution between late Antiquity and high Middle Ages under actual villages: case studies in Haute-Saône, Eastern France* ». Il s'agissait ici de dresser un premier bilan

des résultats issus du programme collectif de recherche qu'ils coordonnent : « *Le Portoïis du IV^e au XII^e siècle, évolution des pouvoirs et dynamiques du peuplement* ».

Cette session a été l'occasion de comparer différentes approches de ce type de recherches à l'échelle européenne et la diversité des méthodes d'acquisition et de valorisation mises en œuvre. Plusieurs de ces méthodes leur sont apparues comme de bonnes pistes de recherches, notamment l'implication physique des populations villageoises dans le processus de recherche et d'acquisition de données, en particulier de données de prospection au sein même des villages actuels. Les différentes présentations de cette session ont largement démontré que cette implication des populations locales génère un attachement durable de ces dernières à l'histoire de leur espace de vie et une volonté dynamisée de s'impliquer dans les processus de recherches le concernant.

En revanche, la durée extrêmement limitée des communications (10 min), n'a pas permis de développer les exemples présentés malgré les temps de discussion organisés en conclusion.

Session « Logistics and natural resources: unravelling the dynamics of supply and transportation of bulk materials for construction purposes »

Le thème développé dans cette session avait pour but de réunir différents protagonistes de l'archéologie autour des questions touchant à l'organisation des économies anciennes, selon une vision diachronique, pour mettre en évidence les stratégies, les volumes et les acteurs engagés dans le transport des matériaux de masse (tels que la pierre et le bois) à des fins de construction.

Cette session a ainsi été l'occasion de présenter un aspect particulier des recherches doctorales de **Florent Delencre** (ATER à l'université de Tours, chercheur associé UMR 6298 ARTEHIS), concernant les matériaux de construction en terre cuite de l'*oppidum* de Bibracte et le développement d'une méthodologie d'étude pétrographique, autour d'une communication intitulée « *Terracotta materials from the oppidum of Bibracte (Burgundy, France): exploitation of local natural resources to implement new construction methods* ». Le propos démontrait que la caractérisation des sables et des argiles mobilisés pour la production des terres cuites architecturales (tuiles romaines et briques) mises en

œuvre sont très majoritairement d'origine locale. Ces matériaux s'intègrent aux modes de construction romaine dès le milieu du I^{er} siècle avant J.-C. sur ce site gaulois chef-lieu du territoire éduen.

Cette présentation a de fait été l'occasion d'échanges très positifs avec les organisateurs de la session. Il s'agissait de questionner l'implantation d'ateliers de production locaux organisés, mais non localisés dans le cas de Bibracte, nécessaires pour la rapide apparition des couvertures romaines aux lendemains de la Guerre des Gaules et la transmission des savoir-faire dans un contexte de romanisation précoce. Une nouvelle collaboration s'est ainsi créée dans les mois qui ont suivi le colloque pour mettre en place de nouvelles analyses à l'échelle d'autres sites européens, sur ces matériaux de construction, afin d'affiner leur reconnaissance.

Session « Forgotten Castle Landscapes, Connecting Research & Heritage, Monuments & Landscape »

« Si les châteaux et les paysages attirent les visiteurs, ils restent souvent déconnectés les uns des autres en terme de compréhension par les chercheurs et le public ». Partie de ce constat, la session avait pour but d'explorer les récentes approches patrimoniales au-delà de la seule prise en compte du château comme attraction touristique pour aller vers une nouvelle mise en valeur des sites, permettant de les relier à leur paysage culturel.

Mélinda Bizri (Université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS) (avec la collaboration de Magali Labille (Département du Loiret) et de Quentin Borderie (Département Eure-et-Loir, UMR 7041)) a présenté le cas du Château-Musée de Gien où les dernières fouilles archéologiques menées ont totalement renouvelé la lecture de l'implantation du château dans son territoire culturel : depuis le remodelage du promontoire ligérien dès le X^e s. jusqu'à la réalisation du programme de résidence royale de la fin du XV^e s. Re-connecter le château à son paysage historique dynamique n'était pas sans poser problème à Gien, où l'intérêt pour le Monument Historique passait après la mise en valeur des collections liées à la thématique de la chasse, installées dans l'édifice. Cependant, par une volonté scientifique forte de propositions s'appuyant notamment sur des restitutions virtuelles, l'archéologue accompagne sur le long terme cette remise en perspective globale de

l'histoire et du monument dans son environnement, l'ancrant plus fortement dans son territoire, et donc, son paysage culturel.

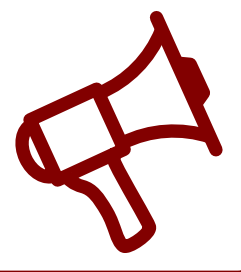
La rencontre de chercheurs européens explorant des thématiques communes est bien évidemment d'une grande richesse, bien que les communications étaient parfois en limite de la problématique abordée. Certaines n'ont été qu'une tribune pour la présentation d'effets technologiques loin de satisfaire totalement à la reconnexion-discours scientifique- paysage culturel.

Les communications de cette session seront publiées dans le prochain numéro de la revue **Landscapes**.

Session #191 : « From Science to History: Interpreting Archaeometallurgy »

Léonard Dumont (doctorant Université de Gand/uB ARTEHIS) a présenté une communication intitulée : « *Were Bronze Age metalworker skilled? Perspectives from the study of the making of Bronze Age swords* ». Cette présentation s'inscrit dans le cadre de ses recherches sur les techniques de fabrication des épées de l'âge du Bronze, au cours desquelles il est apparu un fort contraste entre la description méliorative faite de ces armes dans la littérature archéologique et les analyses archéométriques montrant une qualité de réalisation très variable d'une pièce à l'autre.

Participer à cette session fut une expérience très intéressante dans la mesure où cela lui a permis de discuter de cette thématique et plus généralement de son sujet de recherche avec des spécialistes du domaine venus de différents pays européens, mais aussi de confronter ses résultats avec ceux de personnes travaillant sur des problématiques similaires mais à propos de régions, de périodes ou de matériaux différents. Outre la possibilité de rencontrer d'autres jeunes chercheurs à l'occasion des événements sociaux organisés durant les journées et les soirées, il a également pu participer à d'autres sessions qui se sont révélées très intéressantes et enrichissantes, par exemple celles consacrées aux questions de genre en archéologie ou au pillage et commerce d'objets archéologiques dans le monde.



Retour sur le colloque international *L'archéologie du bâti aujourd'hui et demain*

Ce colloque international, organisé par l'UMR ARTEHIS du CNRS et le Centre d'Études médiéval d'Auxerre (10-12 octobre 2019), avait pour but de redéfinir le *sens* de la pratique d'archéologie du bâti, ses axes et méthodes, 20 ans après le colloque tenu à Saint-Romain-en-Gal, en répondant aux tendances grandissantes d'appliquer ce terme *d'archéologie du bâti* à toutes sortes d'approches. Le souhait était d'échanger des expériences internationales sur tous les aspects du bâti. En cela la rencontre a été une réussite avec 6 pays européens représentés et un public nombreux (plus de 120 personnes), archéologues professionnels, architectes, personnels de collectivités territoriales, conservateurs des Monuments Historiques, inspecteurs de l'archéologie notamment.

Les présentations, débats et tables-rondes ont été organisées à travers 5 sessions thématiques :

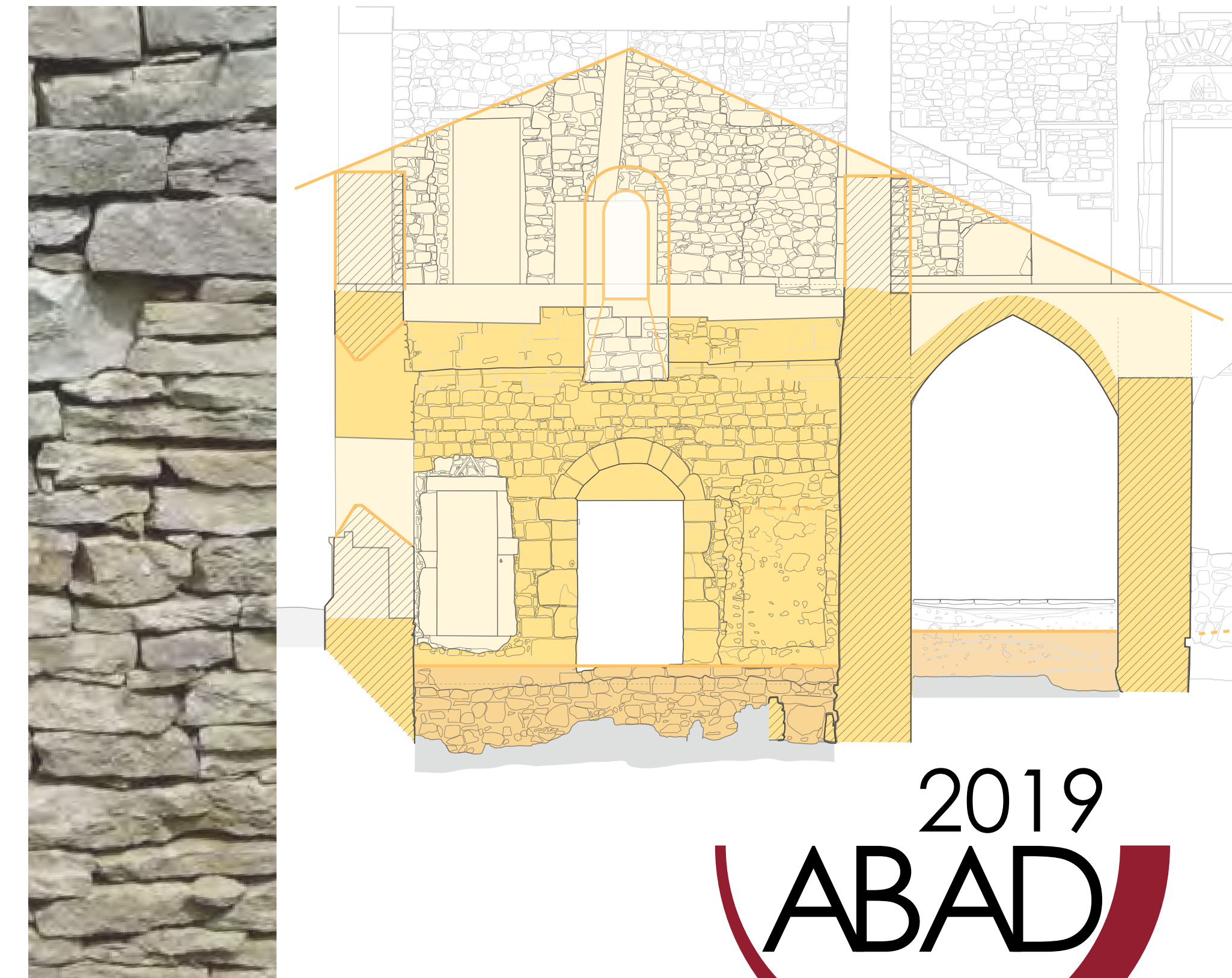
L'archéologie du bâti : une science neuve ?

Un premier éclairage a été donné par Alice Vanetti dans une communication issue de sa thèse soutenue à Dijon-Neuchâtel en 2018 (« Archéologie du bâti : méthode ou discipline ? ») présentant la diversité des approches en Italie, Suisse et France résultant d'histoires différentes. Les interventions espagnoles et italiennes ont montré la variété des angles de vue, le renouvellement des approches avec l'importance des dimensions techniques qui ne contredisaient pas nécessairement certaines approches relevant traditionnellement de l'histoire de l'art pour l'architecture antique ou romane.

Les évolutions de cette dernière décennie relevaient surtout de la seconde session intitulée :

Observer/Documenter/Traiter/Restituer

Dans cette session ont été confrontées l'utilisation traditionnelle du dessin, celle de la 3D, la valeur des photographies, celle des documents anciens et l'observation *in situ* (entre autres exemples, Autun, Mayence ou Saint-Gilles-du-Gard). Le renouveau dû aux outils de la géophysique ou aux nouvelles datations par luminescence ne gomme pas les questions d'interprétations archéologiques qui, au contraire, peuvent par ce biais être



Colloque

Archéologie du bâti Aujourd'hui et demain

10-12 octobre 2019
Auxerre (France)

relancées. Les sources historiques ne relèvent plus seulement du visible, mais de ce que livrent l'analyse et son temps souvent long de traitement.

Enseigner l'archéologie du bâti

Ce nouveau regard devrait se retrouver en première ligne dans l'enseignement. Mais si l'archéologie du bâti apparaît dans les programmes de plusieurs universités, on constate une hétérogénéité des approches qui sont souvent inadaptées aux enjeux des nouvelles technologies et du terrain. On ne peut cacher une difficulté de moyens selon les lieux d'enseignements comme on le voit aussi en Italie. Pratique et théorie sont prises sous un autre angle en Belgique où le master inter-universitaire de spécialisation « conservation-restauration » semble mieux répondre à l'attente des étudiants.

Des matériaux au bâti

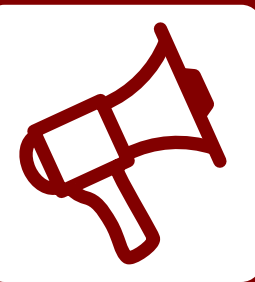
Les matériaux du bâti souvent délaissés par l'archéologue dans le passé reviennent en force dans l'étude du monument comme dans l'archéologie urbaine. Autant que la parcelle, le traitement des façades et les matériaux nous renseignent par exemple sur le mode d'habiter. De manière générale, ces matériaux ne sont plus seulement sources de datation, mais sont riches d'enseignement sur les environnements, les réseaux économiques, les exigences techniques, les capacités financières... à condition de dépasser les simples croisements de données.

Bâti et Devenir

Cette dernière session a permis d'entrer dans le statut légal des interventions en regard des lois et règlements comparés entre Suisse, Allemagne ou France. La réalité de terrain apparaît vite à travers les difficultés pour intégrer à chaque démarche des exigences scientifiques. Plusieurs exemples positifs ont été mis en avant, comme dans les interventions en urgence dans le bâti d'un centre ancien d'une ville comme Cahors, mais aussi sur du bâti protégé ou non en archéologie préventive ou programmée. A été soulignée une fois de plus la disparité des attitudes et des pratiques non coordonnées selon les régions, et par là même la nécessité de rappeler le déroulement des opérations en tenant compte des compétences respectives de la conservation des Monuments Historiques et du Service régional de l'archéologie dans le cadre d'un monument classé, avec en arrière-plan la question d'une archéologie d'un troisième type répondant à un plus de connaissance avant toute définition d'un projet. Ces réflexions ont trouvé un prolongement dans la première des deux Journées régionales de l'archéologie Bourgogne-Franche-Comté qui se sont déroulées les 22 et 23 novembre 2019 à Besançon.

Chaque session a été suivie de tables rondes qui ont permis à une quinzaine d'invités, en plus des 40 intervenants, de débattre et d'échanger sur les questions retenues. Il faut ajouter à ce panorama rapide les 20 posters, et la vivifiante conclusion de Francois Blary qui a su rendre compte de l'intérêt de ces journées, bientôt publiées en ligne dans le **Bucema**.

Christian Sapin
sapin.christian@wanadoo.fr



Les rencontres du Consortium 3D SHS

Sur le Toit. Infolettre d'ARTEHIS - n°6 (février 2020)

L'utilisation de la 3D occupe une place de plus en plus importante en Sciences Humaines et Sociales, et l'on voit apparaître de nouvelles pratiques et de nouveaux outils adaptés aux SHS. Le Consortium 3D, créé en 2014 et labellisé par la TGIR Huma-Num, a pour objectif de fédérer ces pratiques et de structurer l'usage de la 3D en SHS. Le Consortium compte aujourd'hui 11 partenaires, unités de recherche, à travers toute la France.

Les rencontres du Consortium 3D SHS qui se sont tenues les 2, 3 et 4 décembre à Nantes avaient pour premier objectif de faire un bilan des réalisations déjà menées : un livre blanc qui réunit les bonnes pratiques de la 3D en SHS avec des définitions et du vocabulaire spécifique, des méthodologies, l'inventaire des techniques, outils, logiciels et formats des fichiers de l'enregistrement à la restitution, des informations sur les métadonnées et leurs formes, etc. Le Consortium a également mis en place le conservatoire national des données 3D qui a pour objectif la sauvegarde et la pérennisation des données 3D. Ce conservatoire est ouvert à tous ceux qui souhaitent un archivage de leurs données 3D. Les formats et les métadonnées imposés par le conservatoire permettent l'interopérabilité et la pérennité des données. Le conservatoire offre aussi des possibilités de visualisation des modèles, un outil de webmapping et un outil d'aide à la création des métadonnées : aLTAG 3D. Ces deux grandes réalisations du Consortium restent aujourd'hui en constante évolution.

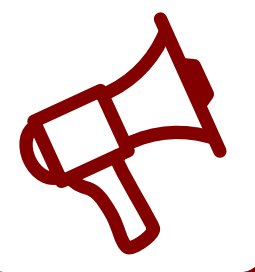
Le second objectif des rencontres du Consortium 3D SHS, et qui sera un but pour les années à suivre, est l'intégration de nouveaux domaines des SHS utilisant la 3D autres que l'archéologie et le patrimoine. La psychologie y était représentée avec la présentation par A. Gaston-Bellegarde (MC²/institut de Psychologie-Université Paris Descartes) de l'utilisation de la réalité virtuelle en sciences cognitives avec, par exemple, des recherches sur la notion de l'espace et le temps, traitement des phobies, paranoïa, etc.

Un autre point ayant beaucoup été discuté dans ces rencontres fut les enjeux juridiques appliqués aux modèles 3D, aux développements autour de la 3D et aux bases de données avec l'intervention de V. Gaubert de la société Overflow XYZ. Les principales questions concernent la propriété intellectuelle d'un modèle et le règlement général sur la protection des données. Quels sont les droits moraux et les droits patrimoniaux ? Qui les possède ? Peut-on les céder et comment ? Des questions qu'il est important de se poser, surtout si l'acquisition et la modélisation sont réalisées par un tiers.

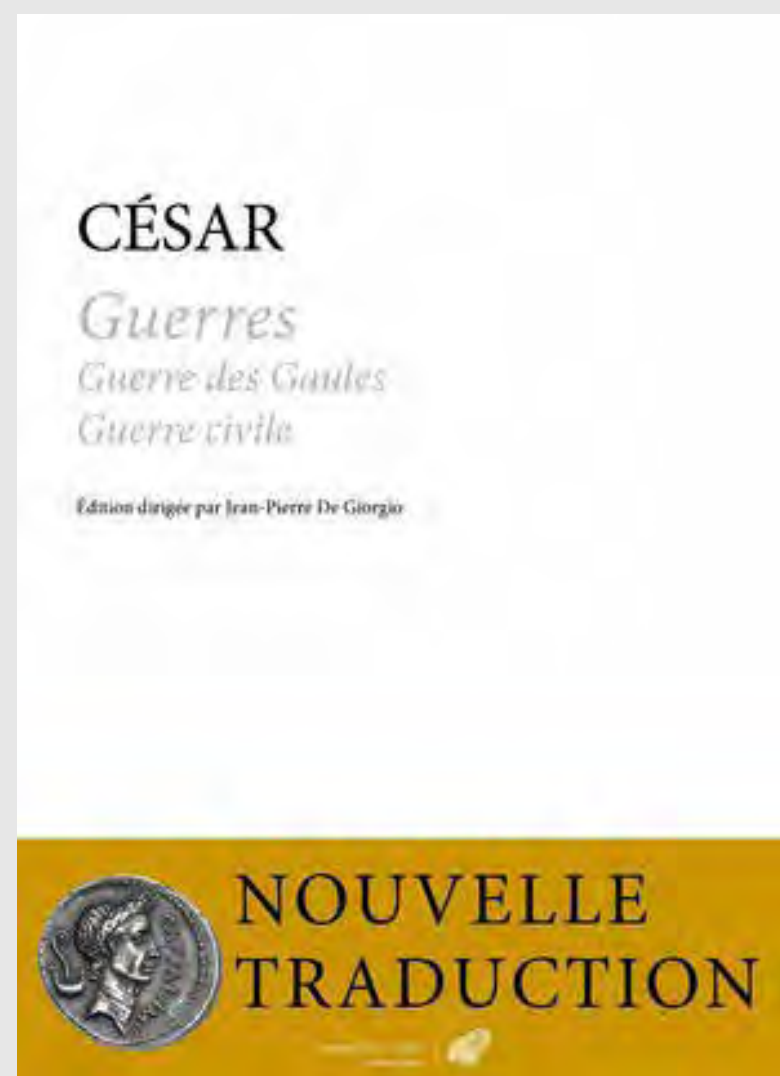
Enfin ces rencontres ont été l'occasion de voir les projets actuels menés par les partenaires du Consortium 3D SHS. Le projet Introspect, présenté par V. Gouranton et R. Gagne de l'UMR IRISA, introduit des méthodes de fouilles virtuelles basées sur des modèles obtenus par tomodensitométrie avec de nombreuses possibilités de valorisation via la réalité projetée et les plateformes immersives. Le projet PHYT, présenté par B. Dutailly (PACEA/ Archeovision, CNRS) et R. Chapoulie (CRPAA CNRS UBM), est un projet développant un outil de gestion multi-utilisateurs d'un projet 3D basé sur Meshlab et Unity. Cet outil sera un SIG 3D permettant l'annotation des modèles. Plusieurs projets avaient pour objectif la modélisation de cathédrales dans des buts de restauration et d'archivage avec notamment l'exemple de Notre-Dame de Paris.

Tanguy Rolland
tanguy.rolland@u-bourgogne.fr

En savoir plus



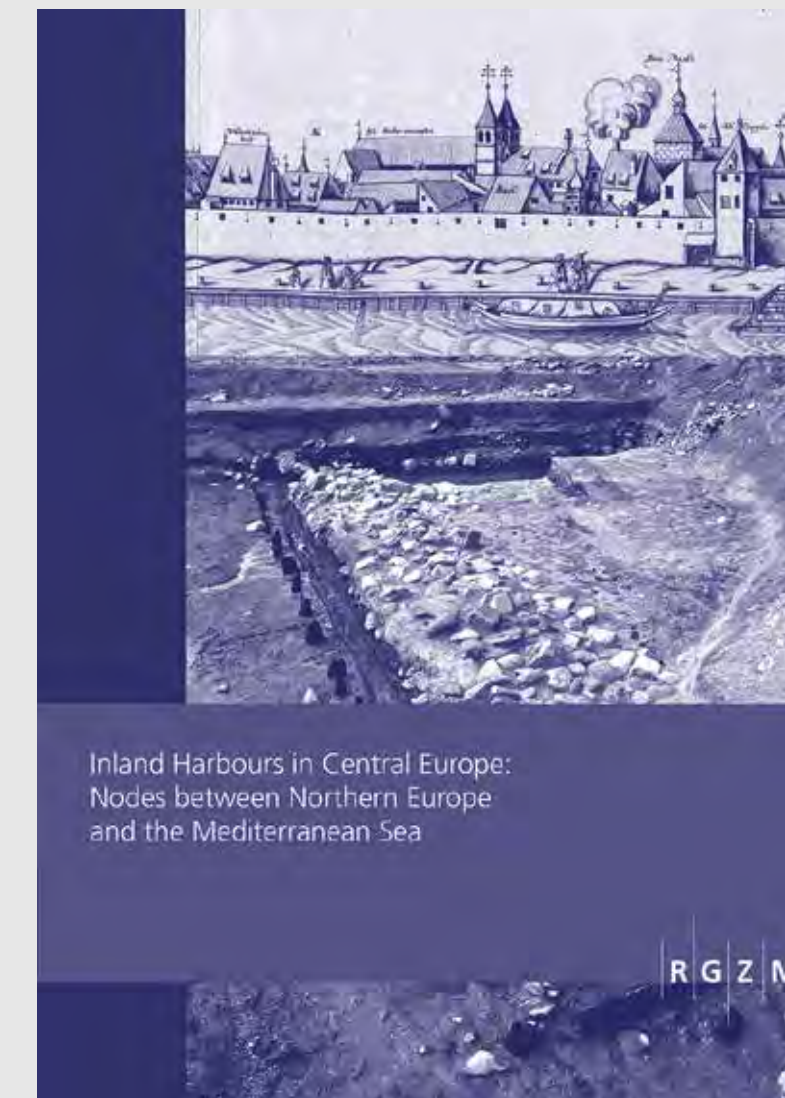
Guerres Guerre des Gaules. Guerre civile



Après 4 ans de travail, un séjour à la fondation Hardt en 2017, un autre au centre de Bibracte à Glux-en-Glenne en 2018, c'est au Museoparc que Marianne Coudry, Isabelle Cogitore, Jean-Pierre De Giorgio, Sabine Lefebvre et Stéphanie Wyler ont terminé la nouvelle traduction des écrits de César, publiée dans la collection Editio Minor des **Belles-Lettres**. Latinistes et historiens se sont attachés à proposer une lecture contemporaine, enrichie de notes et de cartes. De la guerre de conquête en Gaule, à la guerre civile l'opposant à Pompée, le lecteur suit César lors de la prise de décision après avoir pris conseil - le *consilium* -, il prend conscience de sa *celeritas*, et entraperçoit le fonctionnement des institutions romaines. Le texte est aussi riche de fiches techniques sur la construction des fortifications mais aussi sur l'ethnographie des peuples rencontrés. De la Gaule chevelue à Alexandrie, l'action est toujours présente, les discours mettent en valeur les protagonistes... C'est à César homme politique, stratège et auteur que nous avons voulu rendre hommage.



Inland Harbours in Central Europe: Nodes between Northern Europe and the Mediterranean Sea

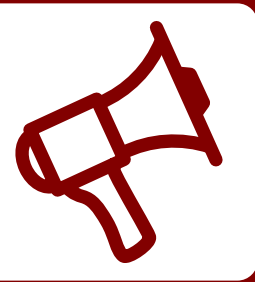


International conference, 1-2 december 2016, Maison des Sciences de l'Homme (MSH) de Dijon within the framework of the Special Research Programme (DFG-SPP 1630) « Harbours from the Roman Period to the Middle Ages »

Inland harbours as gateways between water and land are crucial nodes for mobility and economic exchange in Antiquity as well as in the Middle Ages. **This volume** is a collection of 20 papers given in 2016 at the international conference « Inland harbours in Central Europe: Nodes between Northern Europe and the Mediterranean Sea » in Dijon (University of Burgundy, France).

- Inland harbours in Antiquity and the Middle Ages
- Their role for mobility and economic exchange

The conference has been part of Priority Program 1630 « Harbours » funded by the German Research Foundation. The papers deal with the archaeological, historical and geographical analysis of specific harbours and ships, harbour systems of selected rivers and lakes as well as larger harbour networks and their interplay with other infrastructure. The case studies cover a wide geographic range from Scandinavia to the Mediterranean with a particular focus on France and Germany.



Crescentis

Tome 2 - 2019



Articles

Le vin, le lieu, la marque par les étiquettes du vin en Bourgogne
Christophe Lucand

Le « très loyal pinot » : itinéraire d'un cépage mythique de la Bourgogne
Guillaume Grillon, Jean-Pierre Garcia et Thomas Labbé

Des traces archéologiques témoins de l'implantation d'un vignoble sur le finage de Cernay-lès-Reims et Saint-Léonard au Moyen Âge
Yoann Rabasté, Vincent Marchaisseau et Claire Pichard

Un document, une trace

À propos d'une nouvelle découverte : quelques réflexions sur l'apparition du pinot dans les archives bourguignonnes (1366)
Thomas Labbé

Recensions

Stéphane Le Bras, *Le négoce des vins en Languedoc. L'emprise du marché (1900-1970)*
Olivier Jacquet

Serge Wolikow, Claudine Wolikow, *Rosé des Riceys. Tradition et exception en Champagne*
Guillaume Grillon

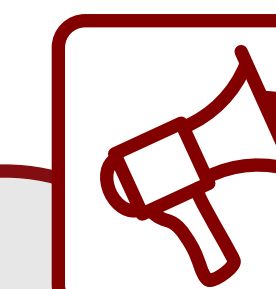
Serge Wolikow et Olivier Jacquet (dir.), *Bourgogne(s) viticole(s). Enjeux et perspectives historiques d'un territoire*
Sandrine Lavaud

Joseph Bohling, *The Sober Revolution. Appellation Wine and the Transformation of France*
Valentin Taveau

Contact

crescentis.mshdijon@u-bourgogne.fr

En savoir plus



Bucema

Tome 23.2 - 2019



Hommage à Walter Berry

Hommage à Walter Berry
Christian Sapin

Remembering Walter
Bailey K. Young

Recherche active

Des *codices* dans les archives. Ranger et coter la documentation administrative et réglementaire d'une collégiale : le cas de Saint-Just à la fin du xv^e et au début du xvi^e siècle

Jean-Benoît Krumenacker

La femme allaitant des serpents et ses liens avec la Luxure
Raphaël Guesuraga

Chantiers

Programme collectif de recherches « Le Portoï du iv^e au xii^e siècle, évolution des pouvoirs et dynamiques du peuplement », problématiques, méthodologie et premiers résultats
Valentin Chevassu, Adrien Saggese, Amélie Berger, Thomas Chenal, Axelle Grzesznik, Christelle Sanchez et Matthieu Thivet

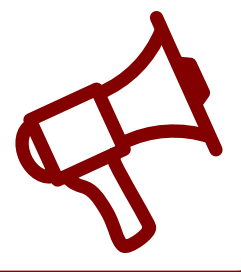
Contribution au renouvellement des connaissances sur le château de Châteauvillain (Haute-Marne) : l'apport d'un diagnostic au « 14 rue de Penthièvre »
Vincent Marchaisseau et Geneviève Daoulas

Dissertatio

Contact

bucema.contact@gmail.com

En savoir plus



Les silex solutréens de Volgu 48^e supplément à la RAE



Les « silex de Volgu » ont été découverts fortuitement en 1874 lors du creusement d'un petit canal de dérivation des eaux de l'Arroux qui relie la ville de Gueugon au Canal du Centre, à proximité de la ville de Digoin, sur le bord de la Loire. Il s'agit de longues et fines pointes de silex, en forme de « feuilles de laurier » selon la dénomination des préhistoriens, qui constituent les productions les plus remarquables dans l'art de « la pierre taillée » dans l'ensemble du monde paléolithique.

Les études auxquelles elles ont donné matière ont permis de montrer : que les silex dans lesquels elles ont été façonnées proviennent des formations crétacées du sud du Bassin parisien, c'est-à-dire d'une vaste région allant du Berry jusqu'à la Champagne ; que ces objets privés de traces évidentes d'usure et de plus extrêmement minces et fragiles n'ont pas été utilisés comme outils ni comme armes ; que les techniques particulièrement complexes qu'implique leur fabrication, principalement par percussion directe, témoignent d'une telle maîtrise qu'elles constituent de véritables chefs-d'œuvre.

Les données acquises dans les fouilles récentes d'autres gisements de la même époque, notamment en Touraine, ont permis non seulement de confirmer leur datation à la fin du Solutréen, il y a environ vingt millénaires, mais aussi de reconnaître, à partir des ateliers de taille découverts dans cette région et en Dordogne, le processus complet de leur réalisation, de la préparation des blocs bruts de silex jusqu'à l'obtention de grandes pointes foliacées extrêmement minces comme celles de Volgu.

Les seize pointes trouvées rassemblées en un paquet serré sur le bord de la vallée de l'Arroux constituent à proprement parler une « cachette », c'est-à-dire un dépôt volontaire car elles n'étaient pas en contact direct avec les structures d'un habitat ni avec les restes

d'un atelier de taille. Ces pointes de silex enfouies à dessein représentaient certainement à l'époque de leur fabrication quelque chose de particulier et d'important. Elles ont en effet été taillées dans des silex rares compte tenu de la grande longueur et de l'extrême qualité des blocs qu'exigeait leur façonnage, et d'accès difficile sous le climat extrêmement froid qui sévissait alors, c'est-à-dire durant la période que les spécialistes dénomment le « Dernier Maximum glaciaire ». Elles étaient de plus éminemment respectables du fait du très long travail de taille au percuteur en bois de renne que leur mise en forme demandait et qui supposait une compétence technique très développée, fondée sur un long apprentissage et sans doute sur de nombreux échecs.

La rareté des blocs de silex de dimension adéquate, l'expérience et l'adresse nécessaires à leur façonnage, les rigoureuses conditions climatiques de l'époque, laissent à penser que ces pièces extraordinaires ont été fabriquées sur plusieurs saisons. Elles ont été peu à peu rassemblées, en quelque sorte collectionnées, parce qu'elles avaient un intérêt spécial et une signification particulière, peut-être de nature symbolique. En tout cas elles représentaient au moins en elles-mêmes, pour les hommes de l'époque, de véritables exploits techniques et de ce fait constituaient des objets précieux et dignes d'admiration. C'est le sentiment qui prévaut encore de nos jours pour peu que l'on examine avec attention ces œuvres magistrales auxquelles on ne saurait par ailleurs dénier une réelle valeur artistique.

Jean-Paul THEVENOT *dir.* avec la coll. de Jehanne AFFOLTER, Miguel ALMEIDA, Thierry AUBRY, J. David KILBY, Jacques PELEGRIN, Jean-Baptiste PEYROUSE, Hugues PLISSON, Gabriel TEURQUETY, Bertrand WALTER, *Les silex solutréens de Volgu (Rigny-sur-Arroux, Saône-et-Loire, France) : un sommet dans l'art de la « pierre taillée », 48^{ème} supplément à la Revue Archéologique de l'Est.*

En savoir plus



Réseaux d'échanges, processus de transmission et identités sociales (3600-3000 avant notre ère)

Thèse soutenue le 05 décembre 2019 sous la co-direction de Rémi Martineau (UMR 6298 ARTEHIS), Stefan Wirth (université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS) et Albert Hafner (université de Berne) : Réseaux d'échanges, processus de transmission et identités sociales. Les traditions techniques de la céramique de la région des Trois-Lacs et ses marges (3600-3000 avant notre ère).

En Europe de l'Ouest, la deuxième moitié du IV^e millénaire est une période de changements profonds pour les sociétés néolithiques. Les occupations lacustres du Plateau suisse permettent de les documenter avec une grande précision grâce aux datations dendrochronologiques et à la préservation exceptionnelle du mobilier archéologique. Dans cette région, cette période est marquée par la fin des cultures du Néolithique moyen (Cortailod et Pfyn) vers 3550 av. n. è. et l'émergence du Horgen, typique du Néolithique récent, à partir de 3250 av. n. è. La caractérisation du Port-Conty et la découverte des occupations du 34^e siècle du lac de Bièvre et du lac de Constance ont permis de mettre en évidence des faciès de transition entre ces cultures.

Les objectifs de ce travail étaient d'identifier la part du substrat culturel et technique à l'origine du Horgen grâce à la mise en évidence des identités techniques et des réseaux d'échanges de la seconde moitié du IV^e millénaire, puis par l'identification sur le temps long de la transmission ou de l'abandon de certaines manières de faire. Pour répondre à ces questions, une approche technologique détaillée a été menée sur les productions céramiques de dix occupations de la région des Trois-Lacs et ses marges, datées entre 3600 et 3000 av. n. è. (Fig. 1).

Le façonnage des fonds, qui met en jeu des habitudes motrices acquises durant l'apprentissage initial, est considéré comme un bon indicateur pour la mise en évidence des traditions techniques. Cette séquence de la chaîne opératoire a montré une grande diversité dans les techniques utilisées, et ce sans corrélation directe avec les morphologies céramiques (Fig. 2). L'analyse technique s'est donc appuyée principalement sur le façonnage des fonds en croisant ces résultats avec d'autres étapes de la chaîne opératoire comme les traitements de surface. Ces données ont ensuite été mises en perspective avec les aspects typologiques discriminants des poteries et les évolutions d'autres types de mobilier comme les gaines de haches en bois de cerf, les éléments de parure et les fusaioles.

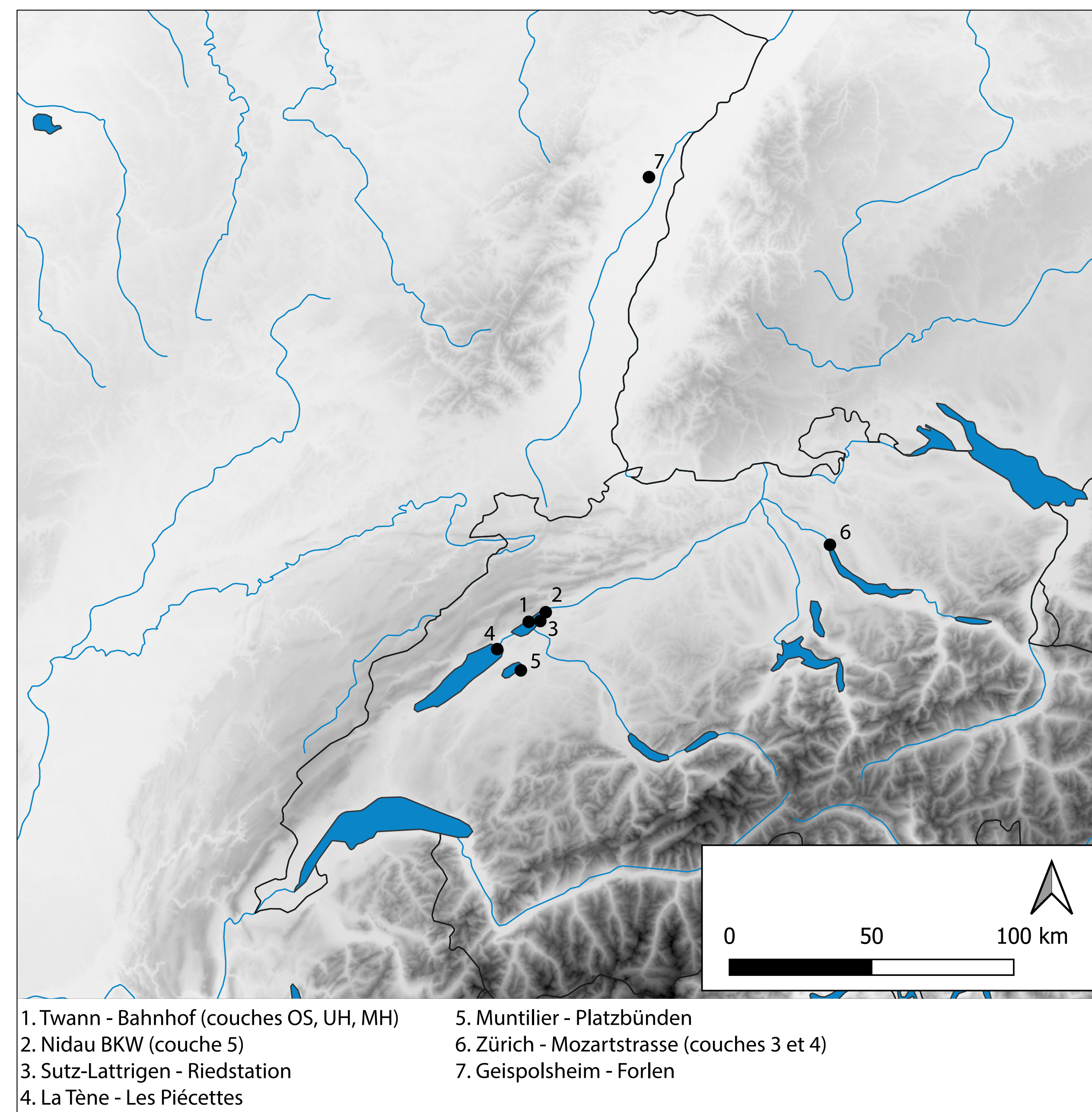
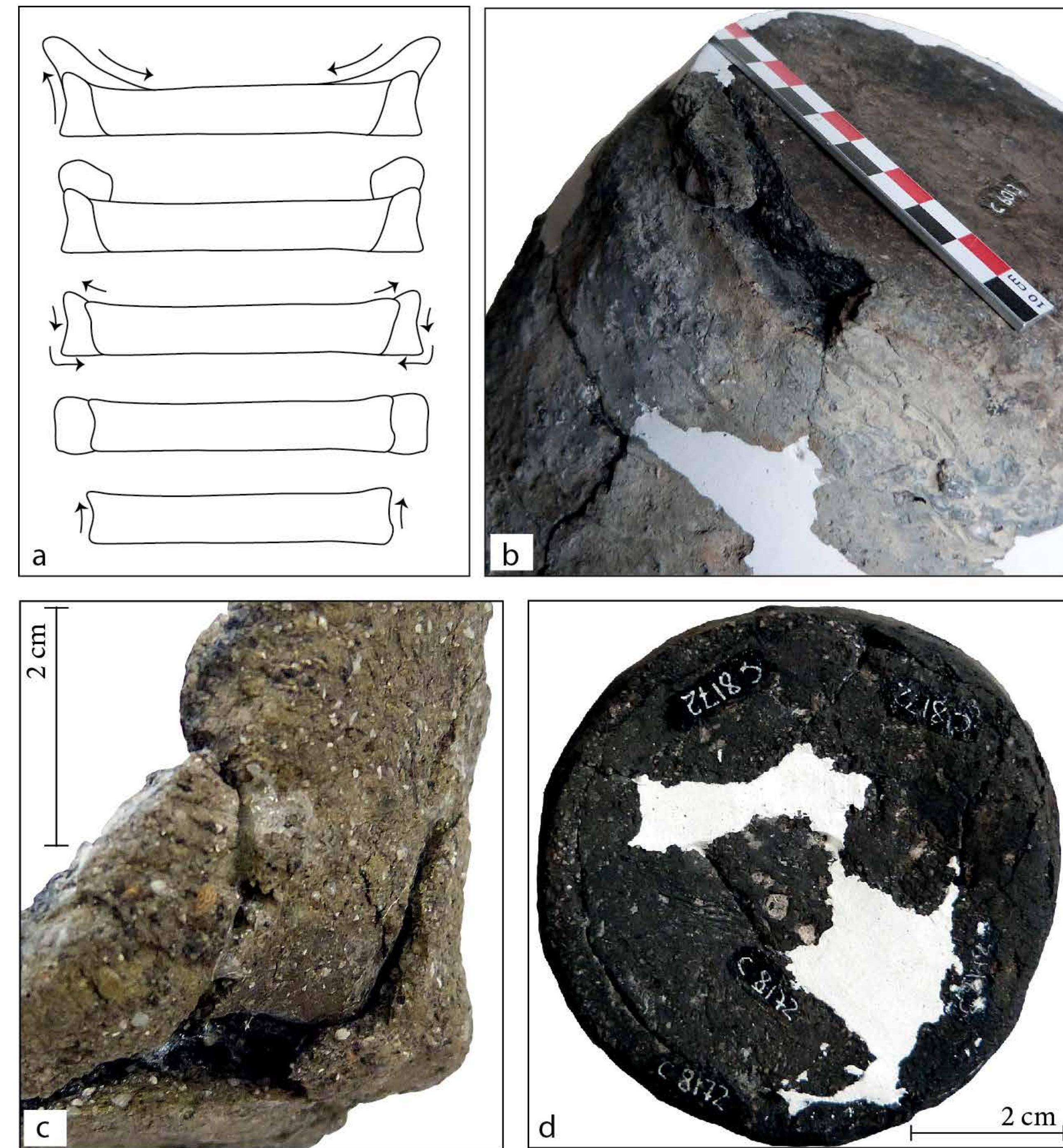


Fig. 1 Carte des sites néolithiques étudiés dans le cadre de la thèse. © Marie Charnot

Ce travail a montré que l'émergence du Horgen correspond probablement à un phénomène progressif qui se développe simultanément sur l'ensemble du Plateau suisse. En effet, les traditions techniques majoritaires en contexte Horgen évoquent celles qui préexistent à la fin du Néolithique moyen dans le Pfyn, tandis que des éléments caractéristiques de cette culture apparaissent au début du 34^e siècle dans le Lattrigen du lac de Biene comme à Arbon-Bleiche sur les rives du lac de Constance. Dès ce moment, les caractéristiques des faciès régionaux du Horgen connus pour le 32^e siècle se mettent déjà en place sous l'influence des substrats culturels locaux de la fin du Néolithique moyen. Si les influx orientaux sur le Plateau suisse ont sans doute joué un rôle dans la formation du Horgen, on ne distingue pas de rupture entre les différentes phases chronologiques étudiées. L'émergence du Horgen, et sans doute plus largement celle des cultures du Néolithique récent, est probablement le reflet de changements idéologiques ou sociétaux se traduisant par des modifications de la culture matérielle qui s'échelonnent tout au long du IV^e millénaire.

Marie Charnot
charnot.marie@gmail.com

Fig. 2 Exemple d'une des dix techniques de façonnage des fonds identifiées (DAO et clichés : M. Charnot). Le type F03, identifié sur 70 poteries, correspond à un ébauchage du fond par modelage d'un disque d'argile. Un colombin est ensuite ajouté, d'une manière concentrique, sur la tranche du disque. Puis, une gorge est aménagée, par pressions discontinues, au niveau de la jonction entre le colombin périphérique et le disque afin de recevoir le premier colombin de la panse ; a. proposition de restitution du procédé de façonnage ; b. décollement partiel du colombin périphérique, exemple archéologique (Zürich Mozartstrasse 4) ; c. décollement partiel du colombin périphérique laissant apparaître la structure convexe de la jonction en biseau du premier colombin de la panse, exemple archéologique (Twann Bahnhof UH) ; d. après restauration, la position du colombin périphérique est toujours lisible grâce à la cassure concentrique sur la périphérie du fond, exemple archéologique (Zürich Mozartstrasse 4). © Marie Charnot





Optimiser l'acquisition, le traitement et le partage des données de fouilles archéologiques

Thèse CIFRE, débutée le 1^{er} janvier 2019 sous la direction de Pierre Nouvel, intitulée : *Optimiser l'acquisition, le traitement et le partage des données de fouilles archéologiques par la définition de méthodes et de protocoles numériques : l'exemple de la domus PC2 à Bibracte.*

Avec son projet « Bibracte Numérique », le Centre archéologique européen de Bibracte s'est donné pour ambition de repenser l'ensemble de sa chaîne opératoire afin de créer un « véritable écosystème archéologique numérique ». Dans ce sens, le projet doctoral s'intéresse plus particulièrement à l'optimisation de la première étape du processus archéologique : le chantier de fouille. L'objectif principal étant de fluidifier l'enregistrement et la diffusion des données de terrain, tout en gardant une structure de l'information cohérente. Si ces démarches ont tendance à se généraliser depuis quelques années, elles se concentrent essentiellement sur la description des aspects techniques. Il devient pourtant nécessaire aujourd'hui d'aller plus loin et de critiquer les méthodes numériques en les observant depuis trois points de vue : efficacité technique, aspect humain (dématérialisation des outils et objets d'études) et impact environnemental (méthodes énergivores et gourmandes en ressources rares).

À terme, l'idée est de produire un « guide des bonnes pratiques » répondant aux questions de production, de gestion, d'archivage et de diffusion des données numériques de terrain à Bibracte. Sans imposer une méthode, celui-ci proposera des « bonnes habitudes », des points importants à prendre en compte lorsqu'un chercheur envisage de produire de la donnée numérique, qui s'appuieront au maximum sur des exemples concrets et des solutions matérielles et logicielles déjà expérimentées. La philosophie du guide sera tournée vers l'*Open Data*, avec pour visée de produire une donnée libre de droit et interopérable dont pourront profiter les usagers. Les principes fondateurs sont d'ailleurs en cours de formalisation à travers la rédaction du Plan de Gestion de Données de Bibracte, un document administratif qui devient progressivement obligatoire pour

les projets générateurs de données numériques (à titre d'exemple, voir ANR 2019). Il intervient pour anticiper toutes les questions citées plus haut.

Les expérimentations sont réalisées depuis 2017 dans le cadre de la fouille de la *domus* PC2 et s'articulent autour d'un protocole de relevé numérique et d'un outil de saisie. Le protocole peut se résumer par les grandes étapes suivantes : mise en place de points de référence ; acquisitions et traitements photogrammétriques de chaque couche archéologique ; relevé sur tablette directement dans un système d'information géographique (SIG). Cela implique d'assembler plusieurs solutions logicielles (gratuites et open sources), de former l'ensemble des fouilleurs en temps réel sur le terrain et de critiquer la nouvelle méthode d'enregistrement graphique. La saisie de terrain quant à elle s'appuie sur une collaboration avec l'Inrap et son outil *EDArc* (Enregistrement de Données Archéologiques). Après des premiers tests très concluants, un projet de développement est actuellement à l'étude pour intégrer l'outil directement dans un logiciel SIG, afin de créer un lien direct entre information graphique et textuelle en temps réel.

Le projet doctoral est soutenu par une Convention Industrielle de Formation par la Recherche (CIFRE). Le dispositif est plutôt méconnu en SHS mais permet à une entreprise de bénéficier d'une aide financière pour recruter un jeune doctorant dont les travaux de recherche, encadrés par un laboratoire public de recherche, conduiront à la soutenance d'une thèse (CIFRE 2019). Du point de vue du doctorant, la situation est intéressante car elle permet de s'intégrer pleinement dans une équipe, de profiter d'un réseau étendu via son entreprise et son laboratoire et de justifier d'une expérience professionnelle hors universités et laboratoires en parallèle du diplôme.

Quentin Verriez
q.verriez@bibracte.fr



Décomposition du cadavre et pratiques funéraires des populations du passé

Ma thèse de doctorat, intitulée *Décomposition du cadavre et pratiques funéraires des populations du passé : confrontation des données médico-légales et archéologiques*, a bénéficié d'une co-tutelle internationale entre l'université de Bourgogne-Franche-Comté (dir. G. Depierre, S. Wirth) et l'Université Libre de Bruxelles (dir. J.-P. Beauthier, S. Louryan). La problématique à l'origine de ce travail concerne le processus de décomposition du cadavre et son rôle dans la création de l'image archéologique que nous mettons au jour. Pour faire progresser cette thématique il était donc essentiel de maîtriser le processus de décomposition, sa variabilité, mais aussi évaluer de quelle manière il pouvait bénéficier à notre raisonnement archéologique.

La première partie est théorique et a pour objectif de faire le point sur l'archéologie de la mort, nos connaissances et nos lacunes dans l'étude taphonomique des sépultures. Les deux chapitres suivants sont consacrés à la présentation du processus de décomposition, sa variabilité lorsque le cadavre repose à l'air libre ou est inhumé. Ces données, issues des travaux médico-légaux (essentiellement en langue étrangère) ne sont que très rarement exposées dans les travaux archéologiques. Or, tout comme le céramologue doit connaître comment façonner une poterie, l'archéothanatologue doit savoir comment se décompose un cadavre.

La seconde partie de ma thèse est orientée vers une approche pragmatique en trois temps. Tout d'abord, à partir de l'étude de 50 sépultures du XIX^e-XX^e s. (Châtelet – Belgique, et un cimetière suisse contemporain), j'ai pu réaliser mes propres observations sur des cadavres inhumés et en cours de décomposition. Il a été possible d'aborder la variabilité de ce processus, le rôle de l'habillement tant dans les modalités de décomposition que dans l'évolution du processus de dislocation articulaire, ce dernier argument étant l'une

des pierres d'angle de la restitution des pratiques funéraires en contexte archéologique. Puis, fort des résultats obtenus, j'ai étudié 50 sépultures archéologiques issus des sites de Crotenay (Jura), Nevers (Nièvre) et Moirans (Isère) afin de tenter de comprendre la manière dont se sont décomposés les défunts et ainsi approfondir la restitution des modalités d'inhumation. Le dernier chapitre de cette partie discute des résultats obtenus à la lueur des travaux existants.

La dernière partie de mon travail établit le bilan des résultats obtenus, des limites observées et des perspectives de recherches.

L'étude de cadavre en cours de décomposition est une source novatrice qui a permis de mieux comprendre la variabilité de la décomposition du cadavre. Ainsi, les processus de momification et saponification, jusque-là identifiés lorsque les tissus mous sont conservés, doivent être pris en considération dans notre raisonnement archéologique car ils ralentissent la dégradation des tissus mous et favorisent donc la préservation des connexions articulaires. L'habillement joue un rôle fondamental dans l'évolution taphonomique du cadavre. Son rôle n'est pas prédictible, mais il influence autant sur les modalités de décomposition que sur l'agencement final des ossements. L'approche de l'ordre dans lequel cèdent les articulations a permis de compléter les travaux initiés par H. Duday tant sur les relations de labilité/persistance des connexions articulaires que sur la variabilité du processus et dans les facteurs qui le régissent.

Denis Bouquin
denis_bouquin@yahoo.fr



Bienvenue sur le toit !

Nous avons interviewé trois nouveaux doctorants d'ARTEHIS. Ce ne fut pas simple de trouver une date qui convienne à tous car ils sont salariés ou souvent sur le terrain au plus près de leurs sources.

Marie et ses silex

Marie Imbeaux démarre une thèse en continuité de son travail de master sur la caractérisation des silex sous la direction de Rémi Martineau (ARTEHIS) et Pierre-Yves Colin (Biogéosciences). Géologue de formation, très tôt intéressée par les fouilles archéologiques, elle prit contact avec ARTEHIS dans le cadre de son master. Elle est allocataire et très présente au laboratoire, sur la plateforme technique en particulier. Elle accompagne les équipes d'ARTEHIS sur le terrain (fouilles, diagnostic, échantillonnage), apporte ses connaissances en sédimentologie et géochimie, définit le faciès sédimentaire de silex et aide à comprendre les conditions environnementales des milieux préhistoriques. Elle est impliquée dans le projet de recherche des Marais de Saint-Gond avec R. Martineau qu'elle a rejoint en 2015. Elle participe à un réseau de lithothèques, travaille avec Johanne Affolter de Neuchâtel, spécialiste des silex archéologiques. Sa passion, pour l'heure, un matériel de pointe au nom curieux, LA-ICP-MS-MS qui lui permet d'approcher la signature chimique des silex avec ses collègues de Jussieu !

Sujet de recherche : *Étude de l'organisation des territoires au Néolithique moyen, récent et final dans le quart nord-est de la France. Caractérisations des provenances et diffusions des silex par la pétrographie et la géochimie.*

Sous la direction de : *Rémi Martineau (chargé de recherche CNRS HDR, UMR ARTEHIS) et Pierre-Yves Collin (maître de conférences HC HDR uB, UMR Biogéosciences)*

En savoir plus



*Éléments d'oursins observés
à la loupe binoculaire
dans un silex
© M. Imbeaux*

Florian et le vignoble couchois aux confins de la côte viticole

Florian Mourey combine une double formation. Un premier cursus en biologie et géologie lui a permis de devenir professeur de SVT. Un second cycle d'études à l'Institut Jules Guyot, en master Vigne Vin Terroir, le conduisit au laboratoire ARTEHIS dans le cadre d'un stage. Il a publié en 2016, de façon tout à fait inédite, à la fois un mémoire de maîtrise et un mémoire de master. Il mène sa recherche géo-historique sur le vignoble de Couches (Saône-et-Loire, arr. Autun, c. Chagny), sous la direction de Jean-Pierre Garcia, entre les cours et « de nuit et le week-end » dit-il en souriant. Il mobilise des sources variées à la fois publiques (archives nationales et départementales, archives des sociétés savantes) et privées (archives industrielles et commerciales), mène un travail de terrain et expérimente une méthode diachronique et régressive. Autour d'une question : comment un terroir viticole installé aux marges des grandes appellations beaunoises et chalonnaises et aujourd'hui en pleine mutation s'est-il construit ? Florian a des projets de publications et souhaite faire connaître ses recherches au monde du vin via des conférences ou des colloques.

Sujet de recherche : *Le vignoble du Couchois : enquête géo-historique sur un territoire viticole de Bourgogne en mutation.*

Sous la direction de : *Jean-Pierre Garcia (professeur uB, UMR ARTEHIS)*

En savoir plus



Vue de l'agro-terroir du Couchois avec à l'arrière-plan le Mont Rome, le vignoble du Couchois et les monts de Dheune © F. Mourey

Baptiste et le don à la cour de Bourgogne

Agrégé d'histoire, professeur et formateur, Baptiste Rameau est doctorant contractuel depuis septembre 2019. Il est médiéviste et étudie les dons à la cour des ducs de Bourgogne Jean sans Peur et Philippe le Bon (1404-1467) sous la direction de Martine Clouzot et d'Olivier Mattéoni. Recensés dans des sources comptables, narratives et iconographiques, ces dons peuvent prendre des formes très diverses allant des pensions aux vins, en passant par les bijoux, les livres et la vaisselle. Pour les étrennes de 1411, le duc Jean sans Peur fait don à Isabeau de Bavière, reine de France, d'un tableau avec une image de la Vierge, entourée de pierres pour une valeur de 225 francs ; il existe des milliers d'exemples de ce type dans les comptabilités bourguignonnes. Baptiste utilise des outils numériques pour matérialiser l'ensemble des échanges sous la forme de réseaux, comme le logiciel Gephi par exemple. Grâce à ce type d'outils qui mesure les liens entre les personnages, il peut mieux saisir les relations entre le duc et son entourage, dans le temps comme du point de vue de l'intensité des relations. Matériels ou immatériels, ces dons sont des outils de communication politique. Leurs formes, leurs pratiques, leurs modèles aident au gouvernement du duché et façonnent comme aujourd'hui des réseaux de pouvoir.

Sujet de recherche : *Du don dans la communication politique et symbolique des ducs Valois de Bourgogne : formes, pratiques et réseaux de fidélité (1404-1467).*

Sous la direction de : *Martine Clouzot (professeur uB, UMR ARTEHIS) et Olivier Mattéoni (professeur université Paris 1 Panthéon Sorbonne, UMR LAMOP)*

En savoir plus

Tous sont déjà intégrés dans les réseaux de recherche de l'École doctorale de l'Université de Bourgogne-Franche-Comté et participent à **Dokima** (Séminaire des doctorants Mondes anciens et médiévaux). Ils avaient fait connaissance lors de la Journée de la rentrée doctorale de novembre à Besançon, et nous avons constaté qu'ils avaient beaucoup à échanger...

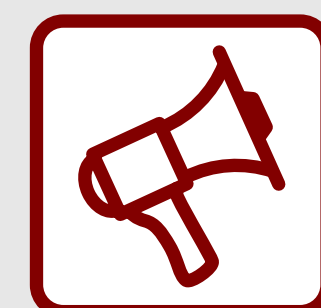
Mélanie Arnoult et Marie-José Gasse-Grandjean
melanie.arnoult@u-bourgogne.fr et marie-jose.gasse@u-bourgogne.fr



Extrait du quatrième compte de Guy Guilbaut, conseiller et receveur général de toutes les finances du duc de Bourgogne, 3 octobre 1422 - 3 octobre 1423 (Archives départementales de la Côte-d'Or, B 1622, fol. 1 r°) © B. Rameau

Sur le toit

Infolettre d'ARTEHIS



Directeur de publication :
Sabine Lefebvre

Equipe éditoriale :
Mélanie Arnoult
Mélinda Bizri
Brigitte Colas
Fabienne Creuzenet
Sophie Desbois-Garcia
Anthony Dumontet
Marie-José Gasse-Grandjean
Claire Touzel

Mise en page :
Anthony Dumontet

Merci d'adresser vos
remarques et/ou
suggestions à :
surletoit-artehis@ubfc.fr



UMR 6298 ARTEHIS
Université de Bourgogne
6 boulevard Gabriel
21000 Dijon
<http://artehis.u-bourgogne.fr/>